

Université Mouloud Mammeri de Tizi Ouzou
Faculté des sciences humaines et sociales
Département des sciences humaines
Filière : Philosophie
Option : Philosophie politique



Mémoire de fin de cycle en vue d'obtention du diplôme de Master 2
en philosophie politique sous le thème

La crise de la modernité : l'aliénation de l'homme moderne

Dirigé par :

Mr Amrouche Hakim

Réalisé par :

Melle Kermoud Kahina
Melle Hamdad Fariza

Année universitaire 2014-2015

Remerciements

Au terme de ce travail, on tient à exprimer notre gratitude à notre encadreur Mr Amrouche Hakim pour sa patience, ses encouragements et son soutien tout au long de la réalisation de notre travail.

Toute notre profonde reconnaissance pour tous les enseignants et le staff de la bibliothèque qui nous ont soutenues et fourni la documentation nécessaire ; à Mr Boutaba Farid, Mr Hachlef Younes, Mr Mancer Mohand Cherif, Mme Brahimi Djedjiga, Mr Allek Mouloud, Mr Hamdad Youcef et Idir.

Nos vifs remerciements pour tous ceux et celles qui ont contribué, de près ou de loin, à la bonne réalisation de notre travail.

Dédicaces

« A la mémoire de mon père »

Fariza Hamdad

Introduction

Si l'on considère le climat intellectuel et politique qui règne depuis des siècles, il semble en fait que nous vivons plutôt l'échec d'une certaine conception de l'histoire. Une perte d'un futur caractérise notre époque et assiste à un échec d'une modernité incapable d'assurer à l'homme et à la société une place stable et certaine au sein de l'histoire. Au règne de la raison et du progrès succéderait l'âge du doute, voire du désespoir. Au rêve d'un monde réconcilié et pacifié succéderait le cauchemar d'une incontournable guerre de civilisations et de la barbarie. Au lumières de la modernité succéderait ténèbres d'une postmodernité sans issue. Les mots, on le sait, sont lourds de sens, mais aussi d'ambiguïtés. Faisant partie de cette ambiguïté, la modernité plonge le monde dans une confusion alimentant ainsi une crise débordante. Pour beaucoup d'ailleurs, l'affaire semble conclue et une phase de l'histoire humaine est close ou en train de se clore, laissant l'homme orphelin d'une histoire qu'il avait cru dompter.

L'ensemble de plusieurs détails politiques, économiques, sociaux-culturels et religieux nous incitent à se poser une série de questions, à lesquelles nous essayerons de donner des éléments de réponses, à savoir : Qu'appelle-t-on modernité ? Pourquoi l'homme est-il aliéné ? La modernité, n'a-t-elle pas trahi les valeurs et les idéaux des lumières ? Pourquoi sommes-nous déroutés et que nous acceptons la défaite comme une fatalité ? Sommes-nous si las et si incertains que nous refusions de regarder en face, d'en interroger les causes immédiates et lointaines, d'en tirer d'autres conséquences que la soumission ? Pourquoi sommes-nous désabusés et démissionnaires en abandonnant cette tâche gigantesque d'une véritable libération de l'humanité qui remette vraiment en

question notre dépendance politique, domination économique, exploitation sociale et oppression culturelle ?

Pour répondre, durant la réalisation de notre travail de recherche nous avons procédé par une méthode analytique et critique, là où nous allons essayer de toucher à tous les détails que les questions évoquées nous imposent. Notre travail portera sur une introduction, trois chapitres et une conclusion. Donc, nous allons procéder avec une introduction générale qui portera sur les grandes idées reçues en générale sur la modernité, l'aliénation ainsi que la problématique à traiter. Ensuite, nous allons précéder notre travail de recherche par un aperçu historique et un champ conceptuel des concepts les plus fondamentaux et qui représentent la pierre angulaire de notre travail. Puis, nous allons entamer notre analyse en exposant la modernité dans son idéal et dans sa réalité politique, économique, sociale et culturelle. Ceci, en retraçant en premier lieu ses aspects à savoir la religion, le progrès technique, l'individualisme, le capitalisme, et enfin les industries culturelles ; puis en dévoilant l'échec de ce projet émancipateur, son impact sur les valeurs humaines et le danger primordial qu'y dégénère, il s'agit bel et bien de l'aliénation sous toutes les formes qu'elle puisse prendre : religieuse, socioculturelle, économique et politique.

Le chapitre sera clos par la déshumanisation de l'homme où nous exposons d'une manière récapitulative l'impact de l'évolution politique et économique et sociale sur les valeurs humaines. Par la suite, nous étudierons la notion de la postmodernité comme dépassement de la modernité. Le chapitre portera d'abord les débats sur la modernité en crise entre modernistes et antimodernistes pour pouvoir passer au renouveau de l'homme qui consiste l'objectif de notre travail. Plusieurs éléments essentiels seront à l'origine d'un nouvel humanisme digne de ce nom : l'éducation, la société civile, l'écologie et la solidarité. L'indépendance est impossible sans une profonde transformation de toutes les vieilles structures de la société. L'humanité a besoin d'une

révolution sociale et culturelle qui la désaliène et la mobilise dans le mouvement dialectique des changements sociaux et des luttes idéologiques. Tout le reste est fumisterie qui ne fait qu'éveiller le rêve sans lui donner jamais les moyens pour se réaliser.

Notre modeste travail sera clôturé par une conclusion des plus importantes leçons tirées. Si l'on dit que le monde moderne est en crise, ce que l'entend le plus habituellement, ce qu'il est parvenu à un point critique et délicat. En d'autre terme, la sonnette d'alarme est déclenchée, une situation plus ou moins profonde est imminente, qu'un changement d'orientation devra inévitablement se produire, à brèves échéances, de gré ou de force, d'une façon plus ou moins brusque, avec ou sans catastrophes.

Durant la réalisation de notre travail il nous a été difficile de procurer la documentation nécessaire pour traiter une problématique d'une telle importance. Ça nous a été aussi difficile d'interpréter les textes qui travailleront notre analyse critique vu la complexité des écrits philosophiques notamment de l'école francfort et enfin le thème est d'une grande notoriété et il touche la vie humaine dans tous les domaines ce qui rend les concepts et les significations difficile à cerner. Cependant, cela n'a pas diminué notre volonté et il ne nous a pas empêché de réaliser ce travail qui nous a toujours passionnées.

Chapitre I : Aperçu historique et champs conceptuel

1- L'aliénation :

a- Aperçu historique :

La société, comme l'homme, est de plus en plus souffrante de pas mal de pathologies qui entraînent son dysfonctionnement. L'une des crises dont l'homme s'est trouvé est bel et bien celle de l'aliénation. Ce phénomène s'est propagé dans les domaines politique, économique et social jusqu'à devenir une caractéristique fondamentale de notre temps. L'étymologie du terme en révèle deux aspects à savoir : l'aliénation comme sentiment d'étrangeté à soi-même et à son entourage.

L'origine du concept d'aliénation remonte à l'époque des moyens âges notamment dans les œuvres néoplatoniciennes et dans la théologie orientale. Par la suite, il se manifeste dans les écrits des protestants qui exprimaient une sorte de dissociation de l'individu de ce qui le constitue. « Les racines de l'idée d'aliénation se trouve dans l'œuvre du philosophe grec Plotin , dans la théologie de l'africain St Augustin, ultérieurement les traités de morale du moine allemand Martin Luther font cas par exemple de la lutte à mener pour aliéner sa personne en la dissociant de ses propres imperfections par identification à la perfection, fut Hegel, à qui Marx emprunta le mot aliénation toute en laïcisant le concept. »¹

Dans l'époque moderne la première utilisation du terme fut chez le contractualiste français Jean Jacques Rousseau, qui l'a employé pour décrire l'état de l'individu dans l'état civil où il est question de propriété privée. Donc le

¹ Marie France Rouart, Les structures de l'aliénation, éd, Publibook, Paris, 2008, p.11

concept désignait le fait de céder ses droits à la communauté ce qui engendre l'égalité et empêchera le désordre. « Ces clauses bien entendu, se réduisent toutes à une seule, savoir l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté : car premièrement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, et la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres. De plus, l'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être et nul associé n'a plus rien à réclamer. »¹

Par la suite, Hegel aussi emploie le concept d'aliénation dans la phénoménologie de l'esprit en 1807, où il décrit le phénomène en tant que non conscience de soi même comme esprit libre dans ce monde. Puis pour Marx le phénomène se manifeste dans l'économie voire dans le processus de production, donc il s'agit d'une aliénation dans le travail. « Oui, le travail lui-même devient un objet dont il ne peut s'emparer qu'en faisant le plus grand effort et avec les interruptions les plus irrégulières. L'appropriation de l'objet se révèle à tel point être une aliénation que plus l'ouvrier produit d'objets, moins il peut en posséder et plus il tombe sous la domination de son produit, le capital. »² Mais ce qui relie les deux définitions marxienne et hégélienne c'est la présence de la domination exercée sur les individus. « Mais, c'est dans la philosophie allemande (Hegel puis Marx) qu'il reçoit la signification qui lui est accordée aujourd'hui, la transformation de l'activité propre de l'homme en une puissance qui lui serait étrangère et qu'il le domine. »³

Dans l'époque contemporaine le concept d'aliénation fait l'épicentre de l'analyse critique notamment de l'école francfort. Les philosophes de la

¹ Jean Jacques Rousseau, Du contrat social ou principes du droit politique, éd, Les classiques des sciences sociales, Québec, 2002, p.17

² Karl Marx, Manuscrits de 1844, trad de l'allemand par Emile Bottigelli, éd, Les Editions sociales, Paris, 1972, p.57

³ Raymond Boudon et autres, Dictionnaire de sociologie, éd, Larousse, Paris, 2005, p.07

première et de la deuxième génération dont les noms Théodor Adorno, Max Horkheimer, Herbert Marcuse, Jürgen Habermas et Axel Honneth, ont tous tenté de faire une analyse du concept d'aliénation en tant qu'un phénomène social qui dépouille des individus de tout principe humanitaire. Ils critiquaient virulemment l'évolution de la technique qui risque de détruire l'homme. « [...] de nos jours la rationalité de la technique est la rationalité de la domination elle-même. Elle le caractère de la société aliéné. »¹ Donc le concept d'aliénation caractérise un mode de vie d'une société que les individus n'ont pas choisi mais qui y éprouvent un faux sentiment de bonheur. « Le concept d'aliénation devient problématique quand les individus s'identifient avec l'existence qui leur est imposée et qu'ils y trouvent réalisation et satisfaction. »²

De ce qui précède, l'histoire en révèle une considération négative plus que positive du concept d'aliénation qui fait toujours objet d'étude de la philosophie comme de la sociologie vu la situation dramatique du monde entier. Le concept a connu plusieurs champs d'application, mais à part Rousseau qui voulait le positiver, presque la quasi-totalité des écrits philosophiques le méprisent et le dénoncent vu le risque qu'il représente sur l'homme et sur son avenir.

b- Définition étymologique :

« Du latin *alienus*, qui signifie étranger, de *alius*, qui signifie autre »³,
ou qui signifie « à qui appartient à autre. »⁴

¹ Max Horkheimer et Théodor Adorno, La dialectique de la raison, trad de l'allemand par Eliane Kaufholz, éd, Gallimard, Paris, 1974, p.130

² Herbert Marcuse, L'Homme unidimensionnel, trad de l'allemand par Monig Wittig, éd, Les Edition de Minuit, Paris, 1968, p.36

³ Elisabeth Clément et autres, Dictionnaire philosophique : La philosophie de A à Z, éd, Hatier, Paris, 2000, p.12

⁴ Denis Clerc et Jean Paul Piriou, Lexique des sciences économiques et sociales, éd, La découverte, Paris, 2011, p.11

c- Définition philosophique :

Au sens juridique, l'aliénation désigne la vente ou la cession d'un bien à une autre personne. « Au sens clinique, elle présente la personne mentalement troublé ou folle. En droit, vente ou cession d'un bien ou d'un droit. En psychologie état de celui qui ne s'appartient plus et présente des troubles mentaux , tels qu'il ne peut être tenu pour responsable de ses actes. » ¹ En philosophie, le terme désigne un phénomène de non conscience, où l'individu est dépossédé de tout ce qui le constitue, et il est entièrement asservit. De sa part, Jean Jacques Rousseau, optait pour une définition voire même une finalité positive du phénomène d'aliénation. Pour lui, l'aliénation de l'individu qui consiste à céder ses droits naturels est nécessaire dans le passage à l'état civil pour assurer l'égalité et la sécurité au sein du corps social, telle qu'ils l'avaient dans l'état de nature.

L'un des usages philosophiques du concept de l'aliénation est dans le contrat social où Jean Jacques Rousseau aborde le phénomène dans un champ d'application nouveau. Etant donné qu'il est un renoncement à un bien, il s'avère donc comme un acte négatif et inutile, son contrepartie. Alors, pour que l'aliénation acquière une nouvelle fonction, il faudra l'envisager comme fondation du corps politique et de la citoyenneté. Hegel, le lecteur passionné du Contrat Social, quant à lui définit l'aliénation comme phénomène de non conscience de la liberté. Est aliéné tout individu qui ne se rend pas compte de lui-même en tant qu'un esprit libre et qui se fond dans le monde. Il faisait allusion au peuple grec qu'il considérait comme aliéné et indigne de s'intégrer dans un nouveau monde plus évolué. Ce phénomène induit chez la personne une

¹ Op.cit., p.12

sorte de conscience malheureuse du fait qu'elle ne réagit pas afin de se rendre sa liberté qui constitue sa conscience. « La conscience de soi malheureuse a aliéné son indépendance et lutté jusqu'à convertir son être pour soi en une chose. »¹

Quant à la tradition marxiste, l'aliénation est radicalement économique et religieuse, dans le processus de la production dans l'époque capitaliste, le prolétaire n'ayant que sa force du travail qu'il est contraint de vendre, se trouve soumis à autrui. Alors, il est séparé de son produit de sa tâche de production et de soi même. Donc le système économique en place induit les ouvriers dans des conditions de travail qui les dépossèdent et les rendent étrangers à eux même. « Le non moi qui s'oppose au moi, c'est défini maintenant comme ce qui est étranger à moi, comme l'étranger tout court. Le rapport de non moi au moi c'est en conséquence celui de l'aliénation. »² Ce qui signifie que « L'aliénation de l'ouvrier dans son produit signifie non seulement que son travail devient un objet, une existence extérieur mais que son travail existe en dehors de lui, indépendamment de lui, étranger à lui. »³

S'agissant de l'aliénation religieuse, elle consistait à se référer au Dieu quand il est question d'un manque matériel. Donc pour Marx, la religion est le propre produit de l'Etat afin d'aliéner les individus dans le but de les empêcher de se révolter et de garder ses systèmes en marche.

¹ G.W.F. Hegel, La phénoménologie de l'esprit, trad de l'allemand par Jean Hyppolite, éd, Editions Montaigne, Paris, 1807, T.01, p.284

² Karl Marx et Friedrich Engels, L'idéologie Allemande ; Critique de la philosophie allemande, trad de l'allemand par Henri Auger et autres, éd, Les Editions sociales, Paris, 1968, p.312

³ Karl Marx, Manuscrit de 1844, p.57

2- La modernité :

a- Aperçu historique :

Comme tout concept philosophique ou sociologique, la modernité a surtout, sa propre histoire à elle qui définit l'apparition du concept dans différents champs d'applications et d'évolution de sa signification. Le terme est apparu pour la première fois chez Honoré De Balzac en 1822 où il désigne une époque juste après la renaissance italienne caractérisée par les œuvres d'art de différentes natures. « Au milieu des sublimes pensées de trois siècles, en contemplant le musée, ce magnifique monument élevé par les peintres de tous les âges de la modernité. »¹ Puis il se fait employé par Chateaubriand en 1833 « La porte du bassin d'où va sortir une frugale pour un monde qu'Athènes n'a point connu, et qu'a découverte le génie de la moderne Italie. »² Donc, dans le sens où le terme représente une époque opposée à l'ancienne. « Le terme modernité apparaît dès 1822, chez le jeune Balzac, avec le sens d'âge moderne. On le retrouve sous la plume de Chateaubriand, lorsqu'il raconte dans la quatrième partie de ses mémoires les voyages qu'il effectua à Prague en mai 1833 : le terme désigne alors le caractère moderne. »³

Par la suite, le concept réapparaît chez Charles Baudelaire, De sa part il combine l'éthique de l'homme moderne avec l'art romantique. Donc, selon lui, la modernité devra faire part de l'art qui constitue une figure très importante d

¹ Honoré de Balzac, Le Centenaire, éd, Michel Levy Librairie Editions, Paris, 1866, p.213

² De Chateaubriand, Mémoire d'outre-tombe, éd, Eugène et Victor Penaud Frères, Paris, 1849, T3 ; pp. 78.79

³ Yves Vadé, Ce que la modernité veut dire, éd, Presse Université De Bordeaux, Bordeaux, 1995, p.10

la vie humaine. « La modernité c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. »¹

Au vingtième siècle, de nombreuses études sur le concept de modernité ont été réalisées, en raison de l'expansion du phénomène sur tout les domaines du savoir jusqu'à devenir universel. A cette époque moderne le concept est plutôt relié à l'évolution de la vie humaine. Alors, il désigne le temps présent et les acquisitions de l'homme. « Parce qu'elle -la modernité- est un état naissant, indéfiniment naissant, du sujet, de son histoire, de son sens. »² Donc la modernité est une dynamique dont l'homme devra être prédisposé à faire une rupture avec tout ce qui empêchera la réalisation de cette modernité. « Tout poète se doit d'être en rupture avec l'esthétique qui a précédé et même avec sa propre esthétique. »³

En tant que période de l'histoire, la modernité a souvent désigné une époque de l'Europe dont l'origine se diffère d'une vision à une autre. Chez quelques théoriciens, elle débute au seizième siècle avec la renaissance. Chez d'autres, au dix-septième siècle avec l'avènement du contrat social. D'autres la remonte au siècle des lumières et enfin, on la cerne a partir du dix neuvième siècle avec l'évolution technique et industrielle. « Les uns penchent pour le 16^{ème} siècle et sa conviction d'inaugurer une ère nouvelle en renouant avec l'antiquité. D'autres, s'attachent, avec plus de vraisemblance, au 17^{ème} siècle et à l'apparition de la science et de la philosophie politique contractualiste. D'autres encore descendent au 18^{ème} siècle, à la philosophie des lumières et aux premiers

¹ Charles Baudelaire, Le peintre de la vie moderne, éd, Arvensa Editions, Paris, p.69

² Henri Meschonnic, Modernité et modernité, éd, Verdier, Paris, 1988, p.08

³ Daniel Lewers, Introduction à la poésie moderne et contemporaine, éd, Verdier, Paris, 1988, p.09

balbutiements de l'industrialisation, ou encore au 19^{ème} siècle et au triomphe de la science, de la technique et de l'industrie. »¹

Dans la politique, elle se manifeste dans l'instauration des systèmes démocratique et surtout la laïcité. En économie, par celui du libre échange et de la technicité. Donc, la modernité, en outre d'une tranche de l'histoire humaine, elle est une civilisation de l'homme. Plus tard, dans l'époque contemporaine, le concept de modernité fait surface et occupe la pensée philosophique critique en tant que dynamique et processus dont le négatif dépasse le positif, et dont les thèses et les visions se divergent. Elle fait la préoccupation de la pensée allemande notamment celle de l'école francfort. Alors, on la trouve chez Jürgen Habermas, dans Le discours philosophique de la modernité, chez Max Weber, chez Marx Horkheimer et Théodor Adorno dans la Dialectique de la raison, chez Axel Honneth, Chez Martin Heidegger, chez Walter Benjamin, chez Michel Foucault et chez Nietzsche, où une critique radicale était adressée à la modernité comme processus d'émancipation et d'évolution de la condition humaine.

b- Définition étymologique :

« Du latin modernus, du modo, qui signifie récemment. C'est un terme forgé par chateaubriand en 1849. Mais c'est avec Baudelaire que ce terme a obtenu une catégorie très spécial comme mot d'ordre d'une nouvelle esthétique »²

¹ Raymond Boudon et autres, Dictionnaire de la sociologie, p.155

² Elisabeth Clément et autres, Dictionnaire philosophique, p.292

c- Définition philosophique :

Le concept de la modernité désigne à la fois une époque de l'histoire et une civilisation de l'être humain caractérisée par les grandes découvertes, l'avènement des sciences expérimentales, le rationalisme et le positivisme. En résumé, il représente l'époque de l'après révolution française : celle des lumières. La définition philosophique de la modernité se cerne en deux champs : ceux qui la dénoncent et ceux qui la défendent. Pour la première catégorie, il s'agit d'une vision critique où ces théoriciens postmodernistes portent un jugement négatif sur cette époque. Pour eux, la modernité est l'ère où l'homme a montré tout son génie pour s'assurer une vie plus confortable. Elle représente la vraie image de l'échec du projet des lumières en raison de la non réalisation des idéaux de l'époque confirmée par un critique de l'homme postmoderne.

Ce principe fait le point de rencontre de plusieurs philosophes, en particulier de l'école de francfort à savoir Herbert Marcuse qui trouve dans l'un des aspects de la modernité un moyen performant pour l'unidimensionnalité de la pensée et du comportement humain. Pour Nietzsche, la modernité est l'époque où tout a atteint son excès jusqu'à périr. Toutes les notions libératrices tels que le rationalisme, la science, voire même l'humanisme n'ont aboutis qu'à la destruction de l'humanité. De leur part, Horkheimer, Adorno, Honneth, Jean Baudrillard et autres, partagent pleinement cette critique, du moins que la modernité est le processus d'instrumentalisation et de réification par excellence.

On trouve aussi une critique radicale de la modernité dans la pensée philosophique française, particulièrement chez Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean Paul Sartres, Jean François Lyotard, qui critiquent à leurs tours l'époque des lumières et les efforts que l'homme ne cesse de

fournir pour sa libération et se rejoignent à l'école de francfort dans l'idée que l'époque actuelle n'est que postmoderne et que la modernité s'est fait emporter avec les lumières de Jean Jacques Rousseau et d'Emmanuel Kant.

S'agissant de la deuxième catégorie dont la liste est restreinte, quelques penseurs prennent la défense de la modernité en la considérant comme un mouvement en cours de réalisation, où l'homme n'a pas encore fini la concrétisation de ses ambitions. Comme c'est le cas pour le philosophe allemand, Jürgen Habermas qui, en dirait le seul, a innocenté la modernité et les projets des lumières. D'ailleurs il le note clairement dans son discours philosophique de la modernité : « La modernité est un projet inachevé. »¹ Alors il est question d'une relecture du projet du dix huitième siècle et non pas de sa condamnation.

De ce qui précède, le concept de la modernité se définit dépendamment de l'angle d'où il est aperçu, et les résultats subis par la société. Donc, le sens varie entre le positif et le négatif mais en reconnaissant toujours son apport politique, économique et socioculturelle pour l'homme et l'humanité.

3- La postmodernité :

a- Aperçu historique :

Etant donné que la modernité désigne le présent, il est difficile de définir toute période qui y succède. La solution temporaire est l'ajout d'un préfixe qui inhérent pratiquement tout mouvement au concept lui-même. Donc, la postmodernité, qui est la période qui succède à la modernité apparaît vers les

¹ Jürgen Habermas, *Le discours philosophique de la modernité*, trad de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, éd, Gallimard, Paris, 1988, p.09

années soixante-dix. « Cet usage du terme de protestantisme a donc toujours eu une importance circonstancielle. Mais, son développement théorique est tout autre chose. Ce n'est qu'à partir de 1970 que cette notion bénéficie d'une plus large diffusion. »¹ ; Chez l'architecte américain Charles Jencks qui démarre du principe d'un monde méprisable. « La postmodernité qui a fait fortune aux Etats Unis dans les années 1980 renvoie à l'idée d'un monde qui ne croit plus au progrès, à la science toute puissante, mais surtout aux lendemains qui chantent et à la raison triomphante. L'idée du départ de la postmodernité exprimait le mécontentement du processus de l'innovation systématique. Nous devons cette approche à Charles Jencks dans sa description de l'attitude d'un groupe d'architectes. »²

Puis, on trouve le concept chez Jean François Lyotard en 1979, dans une critique de la société et des conditions qui y règnent. « Postmoderne désigne l'état de la culture après les transformations qui ont affecté les règles des jeux de la science, de la littérature et des arts à partir de la fin du dix neuvième siècle. »³ La postmodernité désigne chez Lyotard, une ère d'un grand échec des grandes idéologies du progrès et de l'émancipation, caractérisée par le désespoir et l'incrédibilité de la science et de la raison pour la rationalisation de l'esprit et la réalisation d'une société sans classe. Par la suite, le terme prend une signification critique visant le dépassement du structuralisme en se focalisant sur l'échec de la raison comme motivation historique. Ce qui entraîne l'émergence des quatre figures majeurs de la pensée philosophique française des poststructuralistes, déconstructivistes, philosophes de la différence, à savoir Michel Foucault, Jacques Derrida, Jean François Lyotard, Gilles Deleuze qui partagent l'idée du chaos sociale engendré par la dynamique de la modernité.

¹ Perry Anderson, Les origines de la postmodernité, éd, Les Prairies Ordinaire, London, 1998, p.23

² Bernardin Mardin Mvé, Gabon : La postmodernité en question, éd, Publibook, Paris, 2012, p.09

³ Jean François Lyotard, La condition postmoderne, éd, Cérès Editions, Tunis, 1994, p.05

« Ce terme a une signification assez floue d'un ensemble de réflexion, critique radicale visant le dépassement du marxisme et du structuralisme en entraînant l'échec de la raison comme concept et comme moteur historique. On attribue généralement ce vocable à ceux qu'on appelle indistinctement les philosophes poststructuralistes, déconstructivistes, ou philosophes de la différence : ces quatre figures majeures de la philosophie française qui sont Michel Foucault, Gilles Deleuze, Jacques Derrida, Jean François Lyotard. »¹

En ce qui concerne la pensée philosophique allemande, bien que le concept de postmodernité ne soit pas cité dans les écrits, le sens est toujours inclus, car pour les antimodernistes tels que Horkheimer, Marcuse et autres, l'homme assiste à une époque postmoderne caractérisée par les conséquences d'une modernité ratée.

b-Définition étymologiques :

Le concept de postmodernité se compose de deux parties : post qui veut dire « après », et modernité qui est, par définition précédemment cité, du latin « Modernus, du modo, qui signifie récemment. Donc la postmodernité est l'époque contemporaine qui succède à l'époque moderne.

c-Définition philosophique :

Au prime abord, et comme son histoire le montre, la postmodernité renvoie à une période de l'histoire ou l'état d'esprit est en rupture avec la modernité. « La postmodernité représente précisément un état d'esprit du temps

¹ Nicolas Offenstadt, Les mots de l'historien, éd, Presse Universitaire de Mirail, Toulouse, 2006, p.88

en discontinuité par rapport à la modernité. »¹ . Tout de même elle représente une critique radicale des grands récits qui s'avéraient être indignes de leurs contenus. « C'est moins ce qui succède à la modernité que ce qui l'interroge et en constitue la critique. C'est un examen de la modernité philosophique, pour comprendre la raison de son échec, et abandon de ses grands récits qui prétendaient être capable de tout expliquer. »² A l'origine la postmodernité est un courant de pensée dont le discours est mis en place afin de mieux saisir le changement permanent du monde contemporain qui dépasse la condition moderne. « Ainsi, la postmodernité peut être considéré comme un discours ou un courant de pensée qui remet profondément en question notre manière d'appréhender le monde contemporain. »³ Ce changement dû à la sortie de l'homme de la modernité, se caractérise par la révocation de la croyance dans le progrès et dont les idéaux sensés libérer l'homme, en raison de l'expérience désastreuse des régimes en place. Ce qui a rendu par la suite la raison incroyable et inapte à revaloriser l'individu au sein du corps social. « Rejetant toutes pensées systématique, comme totalitarisme, la postmodernité renonce aux grands discours globalisants ou matérialisant celui de l'émancipation de l'humanité chez les philosophes des lumières, celui d'une libération du genre humain pour le socialisme. La mise en valeur de la relativité générale des discours et des points de vue est le manque de la pensée postmoderne. »⁴

¹ Carol Levasseur, Incertitude, pouvoir et résistance : Les enjeux du politique dans la modernité, éd, Les presses Universitaires Laval, Canada, 2006, p.145

² Gérard Durozei et André Roussel, Dictionnaire de philosophie, éd, Nathan, Paris, 2009, p.280

³ Yves Boisvet, L'Analyse postmoderne, une nouvelle grille d'analyse sociopolitique, éd, L'Harmattan, Paris, 2002, p.39

⁴ Francis Foreaux, Dictionnaire de culture générale, éd, Person Education France, Paris, 2010, p.336

Chapitre II : La modernité entre idéal et réalité

Section 1 : Les aspects de la modernité :

1- Le protestantisme (la tolérance religieuse)

Etant donné un élément constitutif du processus de la modernité, la tolérance religieuse est la première démarche qu'entame l'homme dans son projet d'émancipation et d'évolution. Comme sa définition l'indique « la tolérance est une disposition d'esprit (individuelle ou collective) qui laisse à tout individu ou à tout groupe la liberté d'exprimer ses opinions ou de vivre selon des habitudes que l'on ne partage pas. »¹ Le terme tolérance est inclus presque dans la quasi-totalité des écrits philosophiques et sociologiques, et suscite beaucoup de débats et de polémiques sur sa réalisabilité dans l'évolution de la condition humaine « Les valeurs politiques et sociales modernes dont sont issues les normes internationales actuelles en matière de droits de l'homme furent d'abord formulées dans un appel à la tolérance en tant que condition essentielle du maintien de l'ordre social. »² Aujourd'hui, le terme est associé à toute sorte de revendication portée sur l'ordre social.

Les premières prémisses de la réforme religieuse visant à restreindre la corruption des institutions religieuses et leurs pouvoirs répressifs sur les individus, se sont apparues sous le protestantisme, dont le germanique Martin Luther* fut le précurseur. Ce dernier a mené une analyse critique approfondie de la réalité religieuse et sociale de l'Eglise de son époque, notamment le problème des indulgences dans le but d'y alterner « Les humanistes ont analysé en profondeur le problème de l'Eglise de leurs temps, ils y envisagent de plus de

¹ Gérard Durozei et André Roussel, *Dictionnaire de Philosophie*, p.356

² UNESCO, *La tolérance ouverte sur la paix*, éd, UNESCO, Paris, 1994, p.09

*(1483/1546) moine allemand et réformateur religieux.

réformes. Martin Luther est l'homme de la première rupture au sein de l'Eglise. »¹. Donc, Luther, démarre du principe que tout individu est libre et autonome et que la religion est une relation verticale entre le Dieu et l'homme, ce qui annule automatiquement toute tutelle chargée de l'interprétation des textes religieux. « Luther revendique théoriquement la liberté de croire ou ne pas croire. Sa liberté est un acte fondateur étonnant, qui donne lieu à de multiple développement en chaîne. L'expérience fondamentale de Luther consiste à éprouver que la religion n'est autre que la foi vivante en dieu vivant. La liberté de Luther vient de la foi. On ne peut compter sur des indulgences distribuées par l'Eglise. »²

A l'instar de réformateur allemand, le fondateur de mouvement protestant en France Jean Calvin* partage à part entière la conception de l'autonomie de l'individu, sa conscience et sa liberté de culture. Il insiste sur le fait que le pouvoir religieux doit s'exercer en dehors de la vie sociale de l'individu. « L'Eglise ne doit à aucun moment se préoccuper de réglementer la vie sociale »³ L'individu doué d'une conscience ne doit subir aucune pression de son semblable car, pour lui, seule la foi compte, et la grâce et l'indulgence sont une œuvre propre à Dieu. « Cependant les mouvements pour le réforme religieuse ont pris aussi une grande tension en France. Il tourne un nouveau doctrinaire en la personne de Jean Calvin. A l'instar du réformateur allemand, Calvin nie l'existence d'une Eglise institutionnelle, la grâce a racheté les hommes du péché originel, seule la foi sauve. L'homme est libre, sa conscience ne peut subir la puissance de qui que ce soit. »⁴ De cela, le protestantisme

¹ Daniel et André Cabanis, Introduction à l'histoire des idées politiques, éd, Publisud, Paris, 1989, p.56

² Jean Claude Eslin, Dieu et pouvoir : Théologie et politique en occident, éd, Seuil, Paris, 1999, p.117

*(1509/1575) Réformateur Français.

³ Henri Denis, Histoire de la pensée économique, éd, PUF, Paris, 2012, p.103

⁴ Danielle et André Cabanis, Introduction à l'histoire des idées politiques, éd, Publisud, Paris, 1989, p.59

** (1632/1704) Philosophe Anglais

allemand de Luther et Français de Calvin représente la première marche vers la réforme religieuse, voire même de l'individu en général. Son influence est assez considérable dans le développement et l'orientation vers la modernité.

Au dix-septième siècle, c'est au philosophe libéral Anglais John Locke^{**} que revient le mérite d'avoir élaboré une pensée sur la tolérance, ceci dans sa fameuse Lettre sur la tolérance publiée en 1689, qui demeure le pilier de toute réflexion politique et sociale. John Locke reprend les mêmes principes motivants du protestantisme du début du sixième siècle, mais sans aucune idéologie apparente. Sa thèse sur la tolérance comporte sur la nécessité de la séparation de la religion des autres institutions, la souveraineté de l'individu quant à ses choix de culte et surtout sa conscience et sa liberté qui lui reviennent. Donc la tolérance au sens objectif est une condition nécessaire pour mettre fin aux conflits religieux et établir la paix sociale.

Par la suite, au cours du siècle des Lumières, la problématique de la tolérance faisait l'épicentre de la pensée philosophique de cette époque, notamment chez les contractualistes, et les fondateurs des droits de l'homme. « Au cours du dix-huitième siècle, la question de la tolérance religieuse est posée avec force par de nombreux hommes de lettres notamment à la suite des écrits philosophiques de Spinoza, Bayle, Voltaire, Montesquieu, Rousseau et Diderot, à partir des problématiques qui étaient propres à chacun d'entre eux, ont développé leur réflexion sur une notion qui est à l'origine du principe de la liberté de conscience. Les fictions, notamment romanesques ont permis à ses auteurs d'amplifier la diffusion de la notion de la tolérance »¹ Donc les droits de l'homme ont revalorisé la notion de tolérance, car dans la pensée moderne, le

¹ Farés Al Bazaz, La tolérance religieuse chez les hommes de lettres du XVIII^{ème} siècle : Différence, Interférence, Archaïsme, Tours, juin 2011, p.03

concept est indissociable de celui de la liberté individuelle et collective et il est à instaurer non seulement pour la paix mais surtout pour la préservation de la liberté de la conscience qui est un droit inaliénable.

Actuellement, la tolérance n'est plus une fin mais un moyen. Elle suit une force motrice d'une société moderne qui récuse la violence et la répression. Elle est une partie intégrante du respect des droits de l'individu dans le cadre où elle consiste à lui accorder le droit de vivre son identité respectée. Pour dire, enfin de compte que la tolérance est l'une des solutions aux drames humains générés par les conflits des opinions, une rupture avec la guerre des uns contre les autres. En un mot la tolérance est la vertu des droits et de l'Etat de droit.

2- Le Progrès technique :

Avec la naissance de la modernité, une nouvelle époque caractérise la civilisation humaine en évolution permanente. Une évolution intellectuelle majeure, mais tout de même inclinée dans un développement technologique qui a touché la quasi-totalité des formes de vie notamment le transport, l'imprimerie et l'urbanisme afin de faciliter la circulation de la connaissance, de l'information, le progrès technique est le produit des inventions et découvertes scientifiques dans le but d'améliorer les conditions de vie intellectuelle et matérielle de l'individu. « On entend par le progrès technique, cette notion de progrès d'efficacité liée d'une part à l'emploi de procédures plus simples, plus rapides, issues des innovations et découverte des sciences expérimentales et

d'autres part, au progrès des techniques de productions (fabrication, transformation, transport, échange, organisation...etc.) »¹

Historiquement parlant, la notion du progrès technique est apparue au dix-huitième siècle avec l'avènement du courant philosophique des lumières et dont il fait partie de ses idéaux. Les théoriciens de cette époque considèrent la technique comme l'un des moyens nécessaires et fondamentaux pour le développement humain, grâce aux options techniques, l'homme maintient le contrôle et la maîtrise de la nature qui l'a, le plus souvent, soumis à ses lois. Grâce à la technique, le travail devient moins pénible, la productivité s'accroît, le savoir-faire approprié à la machine ne cesse de croître, le temps se gagne, les distances se raccourcissent, la connaissance est accessible pour tout le monde sans distinction faite. Donc conformément au projet des lumières, la technique est le simple résultat de la raison humaine investie dans l'organisation de la nature et le confort humain et la recherche du bonheur. « Par la technique, l'homme arraisonne la nature et lui enjoint de sauver ses desseins. »²

Donc elle constitue l'une des forces sociales, qui porte dans son idéal la tâche de libérer l'homme des contraintes naturelles via les moyens employés par l'homme lui-même et pour qui la technique est une mesure indispensable dans son projet de transformation de la nature voire de sa vie générale.

3- L'individualisme :

Étant une étude de la nature des relations qui régissent le corps social, la philosophie politique s'interroge sur une des problématiques clés de l'époque

¹ Claude Gommant, L'évolution du progrès technique à l'aube de nouveau siècle, éd, L'Harmattan, Paris, 2000, p.07

² France Fanago et autres, Philosophie Terminal, éd, Bréal, Italie, 2001, p.99

moderne à savoir la nature de la relation entre l'individu et la société. Dans de longs débats, de nombreux observateurs, philosophes, responsables politiques, hommes de religion même, signalent la montée de l'individualisme, particulièrement dans les sociétés occidentales qui deviennent de plus en plus utilitaristes et matérialistes qui poursuivent ses propres intérêts. Donc, les sociétés souffrent d'un certain souci de narcissisme de soi sans aucune préoccupation pour l'autre en même temps pour le devoir de l'humanité.

Comme sa définition l'indique, l'individualisme est « une conception selon laquelle l'individu constitue une réalité première essentielle et fondatrice de toute valeur et une doctrine selon laquelle la société est formée par et pour les individus. »¹ Une telle conception négative sur la réalité et le devenir de la société moderne et contemporaine n'est pas nouvelle. De sa part, Alexis de Tocqueville, a traité le phénomène d'individualisme qu'il distingue de l'égoïsme, et qu'il définit comme « Un amour passionné est exagéré de soi-même, qui porte l'homme à ne rien rapporter qu'à lui seul et à se référer à tout. »² Pour lui, ce retrait sur la vie privée risque d'entraîner une domination de l'égoïsme, un facteur favorisé à force que les démocraties s'instaurent et les conditions s'égalisent

Au sens purement sociologique du terme, il s'agit d'une autre vision du phénomène. « Il s'agit d'une société dans laquelle l'individu est considéré comme unité de référence fondamentale pour les mêmes et pour la société. »³ C'est la même vision que partage le sociologue français Emile Durkheim, contrairement à Tocqueville, il dénonce toute critique faite à l'individualisme visant à légitimer l'autoritarisme pour défendre la société traditionnelle.

¹ Elisabeth Clément et autres, Dictionnaire de philosophie, p.220.

² Alexis de Tocqueville, De la démocratie en Amérique, éd, Michel Lévy frère Librairie Editions, Paris, 1868 p.98

³ Raymond Boudon et Fran Bourricaud, Dictionnaire critique de sociologie, éd, PUF, Paris, 1982, p.132

L'individualisme qui se développe au dix-huitième siècle avec Jean Jacques Rousseau et les lumières consiste à revaloriser et reconnaître les droits de l'individu, voire même les sacraliser. A cette époque, l'individualisme est le synonyme d'humanisme, un idéal de l'humanité qui tend à être organisée. Ainsi entendre. Il n'est pas une glorification du moi dans le sens égoïste de l'expression, mais plutôt celle de l'individu en général ayant pour finalité l'harmonie entre les hommes capable de faire face à toutes les misères humaines. Donc, l'individualisme selon les lumières se résume en quelques principes : tout individu est autonome, il est un libre penseur sans aucune autorité supérieure et surtout il est privé à se préoccuper d'autrui.

Quant à l'époque moderne, l'individualisme est l'un des enjeux les plus majeurs et un trait déterminant de la société moderne et démocratique qui tente à entrainer ses individus dans un climat de vivre ensemble et gérer les biens sociaux qui les régissent. « Depuis l'avènement des temps modernes, l'individualisme n'a cessé d'être l'objet de réflexion croisé dans les sciences humaines et sociales. Pour certains, il s'agit d'une des grandes motrices historiques des sociétés contemporaines, et d'un principe indubitable de liberté des individus. Pour d'autres, au contraire, il est l'objet indispensable de critique parce qu'il est une des grandes sources des maux de la société moderne. »¹ L'individualisme et l'homme sont deux faces d'une seule monnaie, plus l'homme réussit à devenir individualiste, plus il se montre déterminé. « L'homme le plus fort est l'homme le plus seul. »² Autrement dit, l'individu individualiste, celui qui a su exercé son autonomie et liberté est le plus fort. Dans le Malaise de la modernité, Charles Taylor le précise en quelques termes : « L'individualisme désigne ce que plusieurs considèrent comme la plus belle

¹ Danilo Martu et Jon Spurt, Controverse sur l'individualisme, éd, Presse Universitaire de Laval, 2001, p.12

² Ibid p.19

conquête de la modernité. Nous vivons dans un monde où les gens peuvent choisir leurs mode de vie, agir conformément à leurs convictions, en somme, maîtriser leur existence dans une foule d'une façon dont nos ancêtres n'auraient aucune idée. Désormais, notre système protège ces droits. En principes, les personnes ne sont plus sacrifiées sur l'autel prétendument sacrées qui les transcendent. »¹

Quel que soit la problématique qui lui est accordé, le concept d'individualisme est incontournable. Il est largement évoqué de nos jours pour caractériser l'esprit des temps modernes. « Il est devenu courant en fin de vingtième siècle d'affirmer que l'individualisme représente à la fois le propre de la civilisation occidentale et l'épicentre de la modernité. »² L'individualisme est une marque de la société moderne industrielle, devenu même un mode de pensée axée sur le fait qu'il revoie à chaque individu de surmonter sa propre histoire. Il s'agit donc d'une certaine autonomie livré à l'égo vis-à-vis du corps social où chacun est étroitement liée à l'autre. La dépendance s'éclipse avec le principe d'égalité, mais tout de même, les individus s'habituent à réaffirmer. De cette façon, tout un chacun se désintéresse de la société qui risque de devenir l'arène de tous les égoïsmes, car, par sa nature abusive, l'homme dupe et sur exploite ses atouts et les idéaux tels que l'autonomie, la liberté, l'égalité et autres risquent de prendre d'autres tournures. En un seul mot, si la société va très mal, c'est parce qu'il est trop individualiste.

¹ Charles Taylor, Malaise de la modernité, éd, Cerf, Paris, 2008, p.10

² Alain Lourent, Histoire de l'individualisme, éd, PUF, Paris, 1993, p.03

4- Le capitalisme :

Après la réforme de Luther et Calvin, les progrès techniques réalisés au vingt et neuvième siècle, s'ajoute un autre aspect de la modernité, une figure majeur d'une époque qui marque l'histoire de l'humanité, il s'agit bel et bien du capitalisme dans toutes pratiques et ses conséquences. Dans son sens étymologique, le capitalisme est « Un terme dérivé du latin « caput » qui signifie tête. De son sens économique, c'est un mode social de production, des biens et des richesses caractérisé par la possession des moyens de production et d'échange par la bourgeoisie et fondé sur la recherche profit. Le capitalisme tend à la concentration industrielle et à la rentabilité maximale de la production. »¹

Le capitalisme peut être défini comme un système économique où le mode de production est sur la division de la société en deux classes distinctes : le propriétaire des moyens de production, et les travailleurs qui sont obligés de vendre leur force de travail, et la recherche permanente du profit afin d'accumuler le capital. « Système social caractérisé par la propriété privée des moyens de productions et par la vente de production qui en résulte sur des marchés où offre et demande s'ajustent au moyen de variation du prix. De fait de la propriété privée de moyen de production, la recherche de profit joue un rôle essentiel à la fois pour orienter le producteur et pour financer les investissements. »². L'économie capitaliste repose sur une série de fondements qui n'ont pas cessé d'évoluer. Il s'agit des fondements juridiques et économiques dont le capitalisme repose sur la reconnaissance du droit à la propriété privée, d'où le concept de liberté économique. Il s'agit aussi des fondements idéologiques scientifiques et techniques qui se réduisent à la

¹ Elisabeth Clément et autres, Dictionnaire de philosophie : La philosophie de A à Z, p.62

² Denis Clerc et Jean Paul Piriou, Lexique des sciences économiques et sociales, éd, La découverte, p.28

recherche du profit et du progrès. « Il désigne l'ensemble des dispositions juridiques, des institutions politiques, des moyens techniques, des méthodes du travail ainsi qu'un contexte psychologique qui constituent l'organisation économique et social d'un pays. »¹. Donc, la société capitaliste, se caractérise d'abord par la propriété privée des moyens de production qui est considéré comme un élément fondamental du capitalisme. « La liberté de propriété individuelle est le grand principe du capitalisme. Elle justifie le droit de propriété sur les moyens de production. Ainsi les terres ou les machines sont détenus par des personnes privée. »². Aussi, par les transformations technologiques qui ont souvent rythmé l'évolution du capitalisme, et qui ont touché les principaux domaines : énergie, matériaux et transport. Et fini, par le profit et l'acculturation du capital qui se représente comme l'essence du capitalisme.

Quant à son histoire, les thèmes se varient entre ceux qui pensent que le capitalisme aurait eu un développement linéaire en parallèle avec l'accumulation progressive des richesses, et ceux qui le relie à certaines éléments existant depuis l'antiquité mais qui étaient en rupture entre le moyens âge et le seizième siècle, et d'autres éléments engendrés par les grandes découvertes scientifique. D'autres enfin s'interroge si toute l'histoire n'a pas connu le capitalisme de l'antiquité à nos jours. Généralement, le capitalisme a pris naissance avec l'évolution industrielle qui se propage au cours de dix-neuvième siècle. Mais, il s'avère finalement qu'il existait déjà depuis l'antiquité sans être aperçu et cerné. L'antiquité gréco romaine a connu le grand commerce, maritime surtout. « Dans le monde antique ne s'est jamais appliqué l'industrie : chez les grecs et même

¹ Jean Alain et Claude Gérard, Histoire économique du XIX et XX ème siècle, éd, Librairie Armand Collin, Paris, 1963, p.09

² Jean Yves Capul et Oliver Garnier, Dictionnaire d'économie et des sciences sociales, éd, Hatier, Paris, 2008, p.35

chez les romains, on ne trouve que de petits métiers, travailler pour es marchés locaux et surtout une main d'œuvre servile, qui a pour fonction de subvenir aux besoins de la famille. »¹. Au quatorzième et quinzième siècle, le développement commercial se poursuivent, l'industrie se développe également avec le développement des besoins, alors la société se divise. « Une couche capitaliste est formée, qui se compose d'industriel faisant travailler des salariés.»². Dès la révolution de 1688, en Angleterre, le profit réalisé était en attente d'investissement industrielle. Au siècle des lumières, l'activité économique se concentre et se spécialise donnant naissance à la division du travail.

Puis à l'époque moderne, notamment avec Karl Marx, le triomphe de la bourgeoisie sur la classe ouvrière constitue une nouvelle étape de l'histoire humaine. Contrairement au dix-huitième siècle, où l'opulence des peuples était promesse tenue de l'économie naissante qui a favorisé une formidable avancée sociale. Le capitalisme génère une exploitation, profonde misère de conscience dont souffrent des générations des prolétaires. Donc, en fin de compte, le capitalisme n'est qu'un facteur universellement daté d'inégalité et de destruction de la société où s'incarne l'impossibilité d'instauration d'une économie sociale. Il est un système déterminé par les impératifs de la concurrence, son seul et unique but est le profit, et il maintient son existence par l'écart et le déséquilibre existant entre employeur et employé, donc, il produit automatiquement les conditions de sa propre existence.

¹ Henri Sée, Les origines du capitalisme moderne, éd, Armand Collin, Paris, 1926, p.41

² Henri Denis, Histoire de la pensée économique, éd, PUF, Paris, 2012, p.95

5- L'industrie culturelle :

Dans la société contemporaine où le progrès technique a atteint son apogée, un nouveau phénomène socioculturel s'émerge à la fois comme aspect et un produit de la modernité, il s'agit bel et bien de l'industrie culturelle caractérisé par une ample production et consommation de masse dues à l'hyper développement du progrès technique et l'épanouissement de l'économie capitaliste de libre échange qui ont favorisé l'industrialisation de la culture. Chaque jour, des milliers de personnes suivent simultanément les mêmes programmes de télévision, de radio et même de divertissement. Dans son idéal, l'industrie culturelle a pour fonction le développement et l'amélioration du désir de consommation et de distraction. « Les citoyens du monde sont en train d'inventer une nouvelle démocratie [...] une démocratie de la communication qui s'appuie sur les médias de masses, émerge spontanément, dynamisée par les dernières technologies de l'information et de la communication auxquelles sont associés de nouveaux modèles économiques. »¹

Les premières prémisses d'une société de consommateur remontent à la fin de la seconde guerre mondiale. C'est à partir de 1945 que cette industrie s'est lancée avec un nombre considérables de produits variés et marchandés grâce à la publicité qui incite l'individu à consommer davantage les produits qui lui sont de plus en plus accessibles, mais en réalité le développement de la consommation a connu trois phases dont la première manifeste avec un capitalisme caractérisé par un excès de productions, la deuxième la consommation devient une caractéristique essentielle de la société, et la troisième débute avec les crises économiques où les grandes firmes ont fait recours à la consommation de masse afin de réaliser un maximum de profit. « La

¹ Joël De Rosnay, La révolte du prolétariat, Des masses médias aux médias de masses, éd, Fayard, Paris, 2006, p.09

consommation se développe à l'essor de la société industrielle et capitaliste d'où on distingue trois périodes de son évolution, la première s'étale avec un capitalisme de production qui est caractérisé par une production de masse de produits relativement indifférenciés et soutenus par un progrès scientifique permanent. Quant à la deuxième période de l'histoire de la consommation se développe après la seconde guerre mondiale. La consommation de masse en est l'une des caractéristiques essentielles. La troisième époque débute avec le bouleversement socioéconomique [...] le ralentissement économique favorise la consommation émotionnelle et le plaisir. »¹

Parmi les secteurs touchés par la grande part de la consommation de masse se trouve celui de l'industrie culturelle. Par définition, l'industrie culturelle et l'industrialisation de la culture et des œuvres de l'art, elle consiste en la création et diffusion massives des produits culturels soit par voie directe à travers les éditions littéraire et musicale, ou par voie de télétransmission à travers les masses médias. Donc, il s'agit du secteur de cinéma et de la musique et de l'audiovisuel. « Les industries de la culture comprennent pour l'essentiel la filière du cinéma et de l'audiovisuel, de la musique enregistré. »² Qui a pour but la satisfaction des besoins de culture, d'éducation et de divertissement. Pour se faire, le cinéma constitue le facteur majeur qui a exercé la plus grande influence sur le goût du public, chaque soir, des centaines de spectateurs de différent âge, classes sociale et nationalité se condensent dans des salles obscures pour s'évader de l'ordinaire et de l'amère réalité. Le cinéma leur est devenu un lien d'échange, d'apprentissage et d'ouverture à d'autres cultures. « Au vingt et

¹ Denis Darpy, *Comportement du consommateur*, éd, DUNOD, Paris, 2012, p.07

² Philippe Bouquillon, *Des industries de la culture et de la consommation : Les structures du capitalisme*, éd, PUF, Paris, 2008, p.05

unième siècle, le cinéma est la forme d'art la plus répandue, supplantant largement la peinture, la lecture, le théâtre et l'opéra. »¹

De cela, le cinéma est devenu la culture de loisir par excellence et tend à rendre la consommation de masse un caractère indissociable de la société moderne, ceci grâce aux outils de mystification y compris la publicité et la propagande. « La société de consommation est une société d'apprentissage de la consommation, de dressage social à la consommation, c'est-à-dire un mode nouveau et spécifique de socialisation en rapport avec l'émergence de nouvelles forces productives. »². L'une des grandes industries du cinéma mondial est l'entreprise américaine Hollywood, qui est le grand monopoliste du marché du produit culturel. C'est une industrie qui dissimule une idéologie économique, conservatrice, morale et sexuelle véhiculée dans la quasi-totalité de ses films et séries. De sa part, le cinéma indien Bollywood, connaît une grande popularité à l'échelle mondiale dont les impératifs sont purement commerciaux. Just avant la seconde guerre mondiale, l'Inde réussit déjà à décrocher la troisième place à l'échelle mondiale dans la production des films. Après son indépendance, Bollywood devient la deuxième ressource de financement de l'économie. « A la veille de la seconde guerre mondiale, l'Inde réussit à produire quelques centaines de films par an, se plaçant ainsi au troisième rang mondial du producteur de film après les Etats Unis et la France. Au moment de l'indépendance acquise en 1947, le cinéma devient la deuxième industrie du pays. »³ Le cinéma Hollywoodien et Bollywoodien atteint le plus grand nombre de spectateurs qui il transforme en des purs consommateurs exigeants et standardisés par la production massive de l'industrie culturelle. « Consommer dans un pays riche,

¹ Frédéric Barbier et Catherine Bertho, *L'avenir*, éd, Armond Collin, Paris, 2003, p.185

² Jean Baudrillard, *La société de consommation*, éd, Denoël, Paris, 1970, p.114

³ Camille Deprez, *Bollywood : Cinéma et mondialisation*, éd, Presse Universitaire de Presse de Septentrion, France, 2010, p.23

c'est à la fois satisfaire un besoin et s'accorder un plaisir qui va au-delà du strict besoin. »¹

De ce qui précède, le processus de modernisation, a engendré, certes, de considérables améliorations et développement des conditions de vie, mais tout de même, la confusion demeure toujours autour des conceptions et des procédures à suivre. Aujourd'hui, l'homme moderne est devenu dépendant de l'industrie qu'il a produite, et ses comportements sont guidés par les modes de consommation imposés. « Dès l'aube, il est réveillé par la radio, puis il achète son premier journal quotidien, en même temps qu'il reçoit, presque à son insu, une multitude de signaux publicitaires, ces repas décollent devant le petit écran ; dans son travail il utilise des publications techniques, tandis qu'une grande partie de ses loisirs est consacrés à l'une ou à l'autre de ses activités. »². Dès lors, le consommateur est souvent pris au piège de cette dialectique besoin-plaisir dont il n'arrive toujours pas à trancher.

Section 2 : l'échec de la modernité

1- Aliénation religieuse :

L'une des problématiques pertinentes qui a suscité tant de débats à l'échelle internationale est bel et bien la religion. Étant un phénomène social cette dernière faisait l'épicentre des analyses philosophiques et sociologiques. Son histoire nous révèle toujours le conflit existant entre la religion et la vie de l'homme, voire sociale, politique et économique ; ce en raison du pouvoir et de

¹ Robert Rochefort, Société des consommateurs, éd, Odile Jacob, 1995, p.22

² Bernard Royenne, La presse dans les sociétés contemporaines, éd, Armand Collin, Paris, 1962, p.20

la domination qu'elle exerce sur tous. Les phénomènes de vie. Par définition, la religion « ensemble de croyances et de dogme qui définissent le rapport de l'homme avec le sacré. »¹

Dans l'antiquité gréco romaine, la religion n'était que sacré et elle se manifestait sous forme de dieux que chacun symbolise un phénomène naturel auquel les grecs ne trouvaient encore d'interprétations. Les cultes s'impliquaient dans la vie du peuple, au point que toute opposition était un péché. Quant à l'époque médiévale, la religion vivait son âge d'or ou sa domination se propageait. Le religieux se mêlait de toutes les fonctions de l'Etat. Les décisions économiques, politiques et sociales étaient le plus souvent soumises à la vie d'un religieux. Comme l'époque qui la précède, le moyen âge se caractérise par une interdiction déterminé de toute forme d'opposition mais avec un peu plus de sobriété. Toutefois, l'époque moderne notamment au dix-huitième siècle, attestent une domination quasi absente de la religion qui s'éloignait de plus en plus des affaires du peuple cédant sa place à la laïcité qui faisait surface et qui s'installait à force que les discours révolutionnaires s'émergeait. Ainsi, la religion perdait petit à petit son pouvoir décisif.

Judaïsme, Christianisme, Islam et autres, toutes des religions que l'être humain ne cesse guère de sacraliser depuis l'antiquité. L'histoire de la religion révèle un parcours désenchantant d'un ensemble de croyances qui, en réalité, ne font que détruire l'humanité, ainsi, plus l'homme y croit plus il est déposséder davantage. Et c'est pour cette et même raison que la philosophie s'interroge sur la réalité de ses croyances spirituelles et surtout sur leurs impacts sur la vie sociale.

¹ Gérard Durozei et André Roussel, Dictionnaire de philosophie, p.305

Dans les différentes études philosophiques de la religion, le concept était, le plus souvent, lié à celui d'aliénation. Marx, Feuerbach et autres ont toujours tenté de démontrer l'impact néfaste qu'à un culte sur la possibilité de mener une vie collective sereine. L'homme a toujours essayé de trouver un remède aux conflits qu'engendre la religion. Laïcité et tolérance religieuse, deux figures de la réforme religieuse et à qui les inconvénients dépassent les avantages et surtout ce dont l'homme est à la recherche.

Les révoltes contre la religion se succèdent. Chez les grecs, les sophistes demeurent l'exemple le plus marquant de cette époque, d'ailleurs l'humanité doit toujours à l'auteur du « connais-toi toi-même ». En outre, le courage de Socrate ne peut guère passer inaperçu. Dénoncer le dogmatisme, la soumission spirituelle et toute sorte de cultes qui puissent asservir l'homme et l'anéantir était les caractéristiques de la critique philosophique. Au moyen âge, les deux religions monothéistes, à savoir, l'Islam et le Christianisme avaient une domination totale sur la vie privée et publique. La religion était le noyau de toutes les activités politiques. Cependant, l'homme de la renaissance assiste ainsi que l'homme moderne à la plus grande révolution menée par les philosophes contre le climat de vie sociales existant. Galilée, Descartes et Luther, ont osé, chacun à sa manière, remettre en cause le texte religieux et son usage dans la société, revalorisant ainsi la raison en lui rendant sa place dans la gestion de la vie humaine. La théorie Galiléenne, le cogito cartésien et le protestantisme luthérien ont réussi même de loin à rafraîchir et à alléger les souffrances qui déchiraient l'humanité. Mais malheureusement une révolution n'a pas uniquement des résultats bénéfiques et ces derniers ne sont pas toujours au niveau des aspirations des révolutionnaires et la réalité de l'homme moderne l'atteste pleinement. Car l'un des phénomènes que la religion ne cesse de

produire est bel et bien celui de l'aliénation. « Feuerbach part de fait que la religion rend l'homme étranger à lui-même et dédouble le monde en un monde religieux. »¹

Etre religieux, c'est croire en Dieu et à une de ses religions, obéir aux lois divines, et les pratiquer sans opposition car désobéir à ces dernières est qualifié d'un péché, l'être pieux est souvent sans pouvoir de remettre en cause les textes religieux, ainsi il croit sans contredire, il pratique sans contrefaire. Mais la question qui s'impose le plus souvent est bel et bien : quelle est l'utilité de la religion dans les différents aspects de la vie de l'homme ?

L'inégalité économique et sociale est un phénomène existant depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui et qui ne cesse de se manifester. Et c'est pour cette raison que la problématique de l'égalité se pose sans solution finale. Mais les hommes ont, en fin de compte, trouvé un moyen ou un remède artificiel, voire arbitraire qui est la religion. La philosophie de la religion nous révèle que ce saint est la simple invention de l'esprit humain qui souffre un manque matériel. Et c'est ce que Feuerbach livre clairement dans ses discours critiques de la religion en le considérant comme une illusion humaine. « La distinction entre ce qui est humain et divin n'est qu'illusoire »²

D'après cet ensemble d'éléments, on pourra déduire que cette relation de l'homme et le divin est forgée par l'individu lui-même à cause de sa nature imparfaite et de son incapacité de surmonter les maux de la société dont Karl. Marx développe une critique radicale de la religion ou il la qualifie d'un opium du peuple, pour ainsi dire qu'elle n'est qu'un refuge de la réalité afin de se

¹ Karl Marx et Friedrich Engels, L'idéologie Allemande, trad de l'allemand par Eric Auger et autres, éd, Les Editions Sociales, Paris, 1968, p.32

² Ludwig Feuerbach, Essence Du Christianisme, trad de l'allemand Joseph Roy, éd, Librairie Internationale, Paris, 1864. P.37.

rétablir des maux sociaux que l'économie a engendrés. « La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. »¹ Ce détournement vers le virtuel et l'abstrait indique une prémisse d'une aliénation religieuse. Etre aliéné en religion c'est devenir étranger à soi-même et perdre son autonomie, à cause de la soumission au spirituel.

Aujourd'hui, l'individu croit à la métaphysique comme il croit au lever du soleil ce qui fait de lui un handicapé, inapte à s'améliorer comme il faisait jadis pour procurer un monde meilleur. Sa curiosité de comprendre le monde, son origine et sa destination, le jette dans les bras de la religion dans l'espoir de trouver des réponses qui vont nourrir sa soif. En conclusion la religion se résume comme une nourriture spirituelle propre à l'homme. « La religion est le soupir de la créature opprimée. »²

2-Aliénation sociale et culturelle :

La socialisation de l'homme est le souci le plus majeur de la pensée philosophique moderne et contemporaine. Les théories tentent de débarrasser la société des maux qui la hantent, car désormais, l'isolement de l'être et l'individualisme n'y remédient plus, d'où la maxime d'Aristote « l'homme est un animal politique ». La société contemporaine fait objet d'étude de la philosophie et de la sociologie, car, bien qu'elle représente le modèle de la société la plus idéale, elle incarne tout de même l'excès du mal, de la cupidité, de l'asservissement, de la répression et de toutes les notions néfastes qui

¹ Karl Marx et Friedrich Engels, Sur la Religion, trad., G.Badia, P.Bange et Emile Bottigelli, éd, Les Editions Sociales, Paris, 1968, p.37

² Ibid., p.37

puissent anéantir une société. La vie de l'homme moderne se résume dans des pratiques quotidiennes qui ont infecté sa vie en entier, des pratiques qui n'ont pour finalité que la destruction de son humanisme, le dépouillement de tout sens de sociabilité. « Notre civilisation « européenne » toute entière s'agite depuis longtemps sous une pression qui va jusqu'à la torture, une angoisse grandie de dix ans en dix ans, comme si elle voulait provoqué une catastrophe inquiète, violente, emporté, semblable à un fleuve qui veut arriver au terme de son cours, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir. »¹

La société moderne, et contemporaine, se caractérise de plus en plus par les « succès » de la science, les inventions les plus récentes, le progrès technique, le gain du temps. En un mot la vie est devenue plus facile qu'on puisse l'imaginer. L'homme moderne se vante des réalisations qu'il a pu produire dans un laps de temps. Malgré qu'il fût dominé par le sacré et la nature, il s'est émancipé de ces jougs pour y devenir le maître et le contrôleur. Alors, avec le temps, il se réjouit de plus en plus de sa liberté et de son autonomie en créant de quoi apaiser sa fatigue physique, se détendre et se distraire, il s'agit ainsi de la technique, des mass-médias et des moyens de communication.

Mais, ce qui a toujours échappé à cet être assoiffé de nouveauté, ce sont les effets secondaires de ces réussites. Le paradoxe de l'époque moderne consiste dans l'impact nuisible de ces réalisations sur son quotidien. Car, toutes ces figures d'une société civilisée entravent son existence et contaminent ses droits naturels comme civils. « Les capacités intellectuelles et matérielles de la société contemporaine sont infiniment plus grandes que jamais. Ce qui signifie que la domination de la société sur l'individu est plus grande que jamais. »² Ce

¹ Friedrich Nietzsche, La volonté de la puissance, Trad de l'allemand par Henri Albert, éd, Librairie Générale Française, Paris, 1991, pp.25.26

² Herbert Marcuse, L'homme Unidimensionnel, trad de l'allemand par Monique Wittig, éd, Les Editions De Minuit, Paris, 1968, p.16

qui prouve une fois de plus l'échec des lumières, car, à ce qui paraît, les idéaux tels que le progrès, la science, la nature et la liberté sont loin d'être réalisés pour les objectifs auxquels ils sont destinés. Il se trouve même que ces principes d'un tel projet d'humanisme soient à l'origine de ce revers et dire que « l'homme est un animal politique » n'est plus l'essence de la société capitaliste où l'individu n'est qu'un consommateur, un client, un spectateur, pour dire qu'il est un simple esclave moderne.

Aujourd'hui la modernité, a rendu un grand service à l'humanité (la société occidentale), grâce aux efforts fournis, une grande réussite a été apportée, mais si on examine de près la réalité de l'homme moderne, on s'aperçoit que tout n'est qu'illusoire vu que les idéaux ne sont pas réalisés comme espéré, le taux de pauvreté et de famine ainsi que les génocides en témoignent. Cela témoigne aussi de l'existence d'une autre forme d'aliénation à savoir l'aliénation sociale et culturelle qui ôte à l'individu son identité.

Peut-on dire que la politique économique était derrière la crise de l'homme moderne surtout quand on voit le capitalisme a triomphé, les grandes firmes encaissent. Le système capitaliste s'identifie par le mal, la déraison, la destruction de l'identité de l'individu, un système où le rationnel est utilisé pour l'irrationnel. « Il faut comprendre le capitalisme comme une pathologie et non pas seulement comme une forme de rapports sociaux injustes. »¹ La modernité ne modernise pas l'homme mais il l'archaïse.

A l'origine le capitalisme n'est pas la cause de l'aliénation car avant tout il n'est qu'un système économique qui, malgré ses inconvénients, il a apporté des améliorations considérables par rapport aux systèmes économiques précédents. Cependant, ce qui a engendré le désastre de l'humanité c'est bel et

¹ Axel Honneth, La société du Mépris, trad de l'allemand par Oliver Voirol et autres, éd, La Découverte, Paris, 2006, p.56

bien l'abus dans toute nouvelle forme de vie économique politique et sociale, et l'utilisation irrationnelle des moyens d'existence, de survie et même de loisir.

L'homme hâte ses pas et se précipite vers un monde sophistiqué et une vie plus confortable. Pour se faire, il a inventé la technique qui ne cesse de perfectionner ses conditions de vie. Toutefois, nous sommes souvent pris par la crainte des risques toujours authentiques et omniprésents auxquels nous expose la technique : nouveaux moyens de procréation (clonage), nouveaux moyens de destruction de masse (guerres bactériologiques), ou de contrôle de l'information, les dangers du progrès, le changement au niveau du travail, le rapport virtuel de l'homme avec le monde, pour ainsi dire que l'innovation de la technique nous inquiète.

La technique n'est qu'un instrument, un savoir-faire, un simple moyen incapable d'avoir un but en soi, alors pourquoi la responsabiliser ? Elle, qui est le propre produit de l'homme qui est toujours en course pour se libérer de la nature, est-il légitime d'en faire des procès ? Contrairement à ce qui est prévu la technique n'a fait qu'anéantir l'homme commençant par le dépendre de la machine, passant par le manipuler par les médias, jusqu'à le déposséder de lui-même. A ce qui paraît, l'homme des temps modernes a bien confondu entre la technique comme un moyen et la technique comme fin. « Les techniques qui permettent de contrôler le développement d'une société hautement industrialisée ne peuvent plus être interprétées selon le modèle de l'outil, comme si la mise en œuvre des moyens adéquats était organisée en fonction de finalités présumées et tenues pour indiscutables. »¹ A priori, la technique n'est qu'un ensemble de moyens mais l'homme s'en est servi pour des buts purement inhumains pour confirmer l'échec de toutes les révolutions dans les bras de la technocratie qui n'ont pas pu fuir les pouvoirs idéologiques de la société industrielle.

¹ Jürgen Habermas, la technique et la science comme « idéologie », trad de l'allemand par Jean-René Ladmiral, éd, Gallimard, Paris, 1973, p.90

Aujourd'hui, l'homme qui a produit la technique est devenu l'objet même de cette technique. « Le cauchemar d'une cybernétique totale ravalant l'homme au rang d'une simple appendice de ce machinisme qui est son œuvre et qui serait à son tour en mesure de l'asservir. »¹ Elle l'a rendu entièrement dépendant à ses dérivés, d'ailleurs il épuise la totalité de son temps et son esprit devant l'écran de son téléphone portable, ou sa tablette, ou, très rarement, devant l'écran de son ordinateur et dans des pratiques inutiles et maléfiques qui n'ont aucun rendement sur aucun des niveaux de sa vie, excepté se divertir et se procurer un faux sentiment de bonheur et de paix. « Les sociétés industrielles avancées semblent se rapprocher d'un modèle de contrôle du comportement commandé par des stimuli externes plutôt que par des normes. La manipulation indirecte grâce à des stimuli donnés de l'extérieur s'est développée principalement dans des domaines jouissant apparemment d'une certaine liberté subjective (comme le vote, la consommation, l'utilisation des loisirs. »²

La plupart des gens se réfugient dans des réseaux sociaux qui les mettent dans un cadre de communication abstraite pour fuir une pression quelconque telle que le travail, les études, voire la vie en général. A la fin de la journée, devant son écran, le travailleur ou l'étudiant ou même une personne sans activité professionnelle et de différents âges surtout, se persuade d'être au bon endroit, au bon moment et faisant le bon exercice, bien qu'il n'ait même pas fourni assez d'effort pour avoir besoin de tant de relaxation. Alors, il vit sous des pseudonymes, et il s'emprunte de fausses identités qui représentent les célébrités mondiales comme le football, le cinéma, la musique, le folklorisme, et qui ne reflètent aucun détail de sa vraie personnalité. Faisant de lui enfin du compte

¹ Ibid, p.14

² Ibid, p.48

« l'esclave heureux »¹. Ainsi, la vie de l'individu sous tous ses aspects jusqu'à même son intimité, se réalise derrière un écran et s'abstient dans la réalité. Plus il est connecté au virtuel plus il est déconnecté du réel et il s'absente de toutes les formes de vie existantes à savoir politique économique et sociale où il n'a pratiquement aucun avis ni influence. De cela, l'individu perd le contrôle de sa vie en perdant son identité et sa culture avec, et en essayant de s'intégrer à distance à d'autres cultures éphémères et étrangères à lui. Il est en évolution croisée avec la technique, car plus le monde technique se développe plus l'homme recule et devient inconscient et malheureux. Plus il s'innove plus il est difficile de maîtriser les conséquences.

Historiquement, la technique se limitait à l'économie, mais à force de s'améliorer, elle s'est propagée sur d'autres domaines comme les moyens de communications dont les mass-médias subissent la plus grande influence. Tout est devenu technique et rien ne marche sans la technique. Aujourd'hui il est plus facile de consulter l'actualité sans être obligé de se déplacer et sans contrainte de temps, mais l'individu tombe dans les plus grands piège de l'époque moderne. D'abord, il s'agit de plus grands virus qui ont infecté le secteur de l'information et de la communication, en l'occurrence la publicité et la propagande auxquelles l'individu s'est complètement livré.

Par définition, la publicité est un moyen ou une technique de marchandisation de produits qui se basent sur la mystification et l'ornement afin d'attirer d'avantage le plus grand nombre de consommateurs possible. De telles techniques offrent au consommateur la possibilité de choisir le produit désiré, en même temps ce même consommateur se trouve contraint de se procurer les produits les plus inutiles. « La publicité joue un rôle capital (autre idée devenue

¹ Axel Honnête, La société du Mépris, p.176

conventionnelle). Elle semble accordée aux besoins de l'individu et aux biens. [...] A travers elle, c'est le système qui capte à son profil les objectifs sociaux, et qui impose ses propres objectifs comme objectifs sociaux»¹.

L'un des plus grand effets de la publicité sur la société moderne est bel et bien la standardisation du comportement voire de la pensée en créant chez les individus des faux besoins dans un mode de vie imposé, des faux besoins qui donnent aux individus l'impression d'être satisfait et de mener une vie sereine alors que tout n'est qu'illusoire et que la situation ne leurs procure que misère et mépris. « On est entièrement dans l'ordre de la masse, la consommation uniforme pour tout le monde. »² Pratiquement, tout le monde suit le même mode de consommation ce qui se présente sous le phénomène de la mode qui signifié qu'un tel style de vie que ce soit l'habillement ou le divertissement, est l'idéal à suivre. « Lorsque les géants des médias constatent que la population consomme en fonction des choix qui lui sont offerts, ils déclarent qu'ils sont en train de satisfaire la demande populaire. Si certains trouvent qu'on ne propose que des imbécilités, le raisonnement reste le même : c'est simplement parce que les gens sont des crétins qu'ils exigent de telles foutaises.»³

Donc, on trouve des foules se suivent dans des ténèbres selon des dimensions uniformes que la technique inflige à travers ses armes. L'individu trouve ses besoins au niveau du marché qui n'est qu'un livreur de biens superflus et il manifeste en lui des caractères vilains. De cela, au lieu d'une société civile, culturelle, écologiste, il n'existe que la société de consommation ou l'homme est hanté par une satisfaction permanente de ses besoins, généralement excessifs, et une phobie de rater quelque chose. « On peut donc

¹ Jean Baudrillard, *la société de consommation : ses mythes, ses structures*, éd, Denoël, 1970, p.99

² Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, éd, Gallimard, Paris, 2004, p.117

³ Noam Chomsky et Robert W. McChesney, *Propagande, Médias et Démocratie*, trad de l'anglais par Liria Arcal, éd, Les Editions Ecosociété, Montréal, 2002, p.167

avancer que l'ère de la consommation étant l'aboutissement historique de tout le processus de productivité accéléré sous le signe du capital, elle est aussi l'ère de l'aliénation radicale. »¹

Herbert Marcuse partage pleinement la critique faite à la société industrielle. Selon lui, le progrès technique est idéologiquement dominant, la société et la publicité imposent à l'individu des faux besoins et l'incite à travailler durement, alors il s'amuse et il se détend selon les goûts des autres. Malgré l'évolution, il demeure l'esclave de ses inventions et plus pire encore l'esclave de l'autre homme ; ce qui provoque en lui une perte de conscience pour ainsi dire que le projet de l'appareil ne consiste plus à créer une société humaniste mais son échec consiste plutôt à créer des nouvelles formes de contrôles. « Dans la réalité sociale, en dépit de tout changement, la domination de l'homme par l'homme est encore un continuum historique [...] Cependant, la société qui conçoit et qui entreprend de transformer la nature par la technologie, change les principes de base de la domination. La dépendance personnelle (celle qui engageait l'esclave au maître etc....) est remplacée peu à peu par une autre sorte de dépendance. »²

Dans son livre phare intitulé « L'Homme Unidimensionnel » Marcuse dévoile ce contrôle exercé sur la vie sociale des individus, ce qui empêche la réalisation d'une société contemporaine, démocratique et universel. La société où nous vivons se caractérise par l'excès de l'industrie d'où le concept marcusien de « société industrielle avancée ». Certes, il n'est pas ouvertement répressif comme elle l'était dans les siècles précédents mais elle est tout de même totalitaire dans le sens qu'elle met tout sous son contrôle jusqu'aux esprits. Ainsi, la pensée de Marcuse se résume dans l'unidimensionnalité de la

¹ Jean Baudrillard, la société de consommation, ses mythes ses structures, p.308

² Herbert Marcuse, l'homme unidimensionnel, p.167

société vue son caractère de consommation de masse ou l'individu est pris dans les mines de la manipulation et de la propagande, et enterré vivant sous la publicité qui fait de lui le gadget de cette société.

La répression et la réification sont devenues deux critères primordiaux de la société industrielle avancée. Le premier s'agit d'un refoulement de toutes émotions chez l'individu. Dans tout les domaines, il se fait réprimer afin de préserver une idéologie quiconque. Dans le processus de production, la répression sert à maintenir le capitalisme en bonne fonction, alors on empêche la classe ouvrière de satisfaire ses besoins instinctifs dans le but de contourner toute prise de conscience donc toutes révolutions. « L'individu sert le système industriel en lui apportant ses économies et en lui fournissant son capital, mais en consommant ses produits. Il n'y a d'ailleurs aucune autre activité religieuse, politique ou morale. »¹

La société répressive se manifeste aussi dans le secteur de l'information et des mass-médias. Ce dernier exclu toutes possibilités d'oppositions ou de contradictions des informations délivrés, que ce soit en audio-visuel ou en écrit. Quant à la vie sexuelle de l'individu elle n'est presque pas vécue, sauf dans le cas de marchandisation du corps, donc de la prostitution ; mais elle reste tout de même une pratique vide de sens et d'émotion. De cela, la répression est un facteur essentiel de l'unidimensionnalité de l'individu dans les sociétés hyper industrialisées, ou les meneurs des jeux optent pour l'homme prolétaire et consommateur au sens marxien, et veille à ce que l'homme de libido au sens freudien demeure enterré sous prétexte de désordre social. Dans la société capitaliste, la vie intime de l'ouvrier est secondaire, et pour la réprimer on l'exploite à plein temps afin de rétrécir son temps libre qui ne pourra investir ni pour ses loisirs ni pour ses instincts libidinaux. Tout cela, dans le seul objectif de garder une civilisation qui s'illumine au détriment de l'homme.

¹ Jean Baudrillard, La société de consommation, ses mythes ses structures, p.118

S'agissant de la réification, elle est plutôt le résultat évident de la répression. Car, après avoir exercé tant de pression sur l'individu, ce dernier ne peut devenir qu'un objet dont le corps et l'âme sont marchandisées. Un dualisme qui incarne le monisme, une paire dont les deux unités fonctionnent en opposition. « La domination de l'homme n'a pas seulement pour résultat son aliénation aux objets qu'ils dominent : avec la réification de l'esprit, les relations entre les hommes, est aussi celles de l'homme avec lui-même, sont comme encerclés [...] L'industrialisme transforme l'âme de l'homme en chose [...] L'homme ne se définit plus que comme une chose, comme élément statistique, en termes de succès ou d'échec. »¹ Même les œuvres les plus sublimes de l'homme ne font plus usage de leurs essences. Art, culture, tableau, musique, livre, projet politique, stratégie économique, invention scientifique, vaccin anti cancer, tout se vend de nos jours. Quant à la marchandisation du corps connaît une évolution considérable, mannequin et stripteaseuse, défilés de mode, pornographie, photo de couverture de magazine, sont toutes des faces d'une seule monnaie qui maintient le déséquilibre dans la balance des richesses. « Tout ce qui est touché par notre société devient un potentiel du progrès et d'exploitation, d'aliénation et de satisfaction, de liberté et d'oppression. La sexualité ne fait pas exception. »²

Par extension, la technique n'est utilisée que pour la propagande qui a réussi à faire schématiser et modelé l'homme tel qu'elle l'a toujours visé. Cela représente aussi la thèse de Jürgen Habermas sur l'idéologisation de la science et de la technique et leurs impacts sur le social. Pour lui, la technique comme la science n'a pas tenue aux promesses faites pour offrir un monde meilleur tout en

¹ Max Horkheimer et Theodor Adorno, La dialectique de La Raison, Trad de l'allemand par Eliane Kaufholz, éd, Gallimard, Paris, 1974, p.p, 45

² Herbert Marcuse, L'Homme Unidimensionnel, p.102

préservant les valeurs humaines. Car, tout ce qu'elle a fait de l'homme c'est de le rendre un objet qui trace son histoire volontairement et non pas consciemment. Donc la société industrielle sensée délier l'homme de toute forme de contrôle exercé par la nature, contrôle à son tour les individus via des manipulations indirects des systèmes totalitaires modernes. La démarche critique habermasienne touche profondément la réalité tragique de la société actuelle en question à caractère totalement cybernétique et machiniste. En fin de compte, l'homme persiste à teinter toutes ses réalisations libératrices par d'autres idéologies nuisibles, ce qui est le cas pour la science et la technique qui ont subis la plus grande partie de la crise, allant jusqu'à se dissoudre dans d'autres fonctions qui n'ont aucun rapport avec leurs fondements : il s'agit bel et bien de la politique avec qui la science s'échange d'habit lors d'une soirée de génocide. « La complexité scientifico-technique se politise en quelque sorte, au même titre que la politique se scienticise »¹

Dans le processus de modernisation, la technique est une arme à double tranchant, d'un côté elle rend la vie plus confortable, et de l'autre elle opprime les individus et les mine dans une sorte de manipulation et de domination. Contrairement aux thèses précédentes, Habermas avance que la technique n'est qu'une autre forme de contrôle que le pouvoir a mise en œuvre, donc elle n'est jamais neutre. Elle fait développer une certaine mentalité que l'individu applique par la suite à toutes ses pratiques quotidiennes, ce qui lui crée une certaine confusion, alors, il se comporte de la même manière dans toutes les situations de sa vie. Son esprit s'endommage et se détruit d'avantage.

Pour Habermas, la technique est en évolution parallèle avec la nature humaine et tout renoncement à la première, entraîne le déclin de la deuxième. Tout de même, son utilisation irrationnelle s'accroît avec. Avec le

¹ Jürgen Habermas, La technique et la science comme « idéologie », p.91

dysfonctionnement du capitalisme avancé et les crises économique l'Etat fait recours à la technique pour maintenir le contrôle de la société dans le seul but de garantir la stabilité et la croissance économique. La technocratie tire sa légitimité du fait que la science et la technique sont indispensables pour l'homme, donc la politique est menée par les technocrates qui soumettent les décisions politiques aux fins de la science et la technique. De cela, la société n'est plus organisée aux dépens de la volonté du peuple mais aux dépens des inventions de l'homme.

Alors, bien que la science et la technique soient en réalité désintéressés du progrès social, elles fardent toujours leurs intérêts par un aspect social ce qui empêchera par la suite toute réflexion démocratique et prise de conscience chez les individus. Dans « la technique et la société comme idéologie », Habermas distingue entre deux types de rationalité à savoir instrumentale et communicationnelle. La misère du monde d'après lui est le simple résultat à la fois d'une instrumentalisation des processus scientifico-technique et de l'absence d'une discussion politique au sein de la société ou l'individu est mis à l'écart à force que le progrès s'accélère. Ainsi, l'histoire n'est plus celle de l'intérêt général de l'humanité mais celle des intérêts particuliers.

Etant donné une figure d'une société moderne et civilisée l'Art n'a pas pu se mettre à l'abri des mutations et des conflits qui y règnent. Aujourd'hui, l'Art ne parle plus de lui-même. Quelques décennies plutôt, il est question des grandes musiques, des belles toiles et des belles poésies qui tentaient, chacune à sa manière, de transcender l'individu de toutes les souffrances et les vices. D'ailleurs, il était réservé à une catégorie distincte de la société à savoir la bourgeoisie qui savait à l'époque savourait les dons de l'homme classique. Cet Art était toujours un miroir qui reflète la vie humaine et l'expression la plus haute de la culture du peuple.

Mais, avec l'industrialisation des moyens de communications, une autre menace s'est fait naître, à savoir le phénomène d'industrie culturelle qui est le produit de la technique après avoir pénétré le domaine de la culture et des arts. A première vue, le concept d'industrie culturelle paraît signifier un phénomène d'industrie et de culture à la fois, où un équilibre entre les deux n'est qu'évident, d'où la complémentarité. Or, le concept dissimule une société chaotique qui gobe les résultats d'une telle combinaison qui n'a jamais dû exister. L'industrie culturelle fabrique des produits qui ne sont ni authentique ni conforme aux normes espérées. Plutôt, elle produit selon des critères uniques et identiques pour toutes les sociétés existantes, ce qui produira une fois de plus un modèle de société unique et uniforme sous les slogans de démocratie et de libéralisme .

Historiquement parlant, le concept d'industrie culturelle est apparu pour la première fois chez Max Horkheimer et Théodore Adorno en 1947, dans une critique faite aux principes des lumières intitulés « La dialectique de la raison ». Une époque à laquelle s'intéressait la pensée philosophique allemande voire francfortienne, et qu'ils ont radicalement critiqués afin d'ouvrir d'autres pistes et issues pour la critique philosophique en éloignant de la métaphysique et l'au-delà-là qui sont toujours loin de pouvoir réparer le dysfonctionnement du monde. Ainsi les deux auteurs remettent en cause l'instrumentalisation de la raison et exposent les périls qui en résultent.

Depuis le début de 19^{ème} siècle, les productions artistiques telles que le cinéma et la musique ont pris d'autres aspects, alors une nouvelle sorte s'éclate et se répand à travers le monde. Contrairement au mythe, le client n'est plus roi mais un simple objet de l'industrie culturelle qui n'a pour but le profit et la domination. Par définition la culture est le propre produit du peuple qu'il a créé afin de mettre de l'ordre dans sa vie. Dans son sens le plus large, elle est une

vision de lui-même et du monde, il est un système de pensée, une philosophie, une science, une croyance, un art et une langue. En un mot, la culture englobe le social, le politique, l'économique et la technique. Mais avec le développement massif des moyens de communication, la culture s'est déformée dans tous les pays. Alors, l'industrie culturelle a pris le dessus et a remplacé la culture en tant que mode de vie.

La production des films, des programmes télévisés, de la radio, de la presse sont des armes de destruction massive de la propagande, et une force motrice d'une société souffrante d'aliénation culturelle. Aujourd'hui, les monopolistes du cinéma mondiales, Hollywood, Bollywood et Arabwood ont dominé le marché et se sont imposés dans toutes les sociétés. Ce qui a entraîné une consommation de masse voire une culture de masse chez les individus dont la consommation est standardisée. Culture de masse, culture du plus grand nombre, culture globale, culture industrielle, plusieurs concepts d'une même problématique liée à la technique. Elle est l'ensemble des objets culturels et des pratiques qui leurs sont liés, produit par l'industrie culturelle et à destination d'un grand public.

Ce grand public subit l'impact nuisible des productions cinématographique d'où il tire les séquences des séries et les adoptent comme des principes d'un mode de vie qu'il juge idéal. Dans le 20^{ème} siècle il est plus qu'à la mode de porter des prénoms de vedettes de l'écran géants, de s'habiller de même, et dans les moindres cas porter leurs images sur leurs tee-shirt ou tatouer leurs prénoms sans se rendre compte de l'arrière-pensée dégagé par la série elle-même. Cet impact va plus loin encore jusqu'à infecté le comportement du spectateur en provoquant en lui des sensations de violences et d'arrogances qui l'incite par la suite à devenir criminel. « Le marché est mal pourvu pour

aborder la question des valeurs sociales, si ce n'est pour les exploiter, souvent de manières perverses, dont les messages publicitaires destinés à vendre des marchandises. Dans la mesure où le marché encourage l'expression de nos pires traits de caractères (égoïsme et cupidité) au détriment de celle de meilleurs (générosité et compassion), ils participent à coup sûr au malheur de l'être humain. »¹ En outre, toutes ces séries entraînent un certain blocage dans le cerveau humain, car il se fie non pas à son entendement mais plutôt à son imagination ce qui le démarque de la réalité.

Avec l'évolution de la technologie, un phénomène mondial s'est engendré à savoir celui de la mondialisation, qui a pour avantage le rapprochement des nations, l'ouverture sur d'autres cultures, ce qui favorise le contact entre les peuples et l'échange du patrimoine culturelle et identitaires. Cependant, et comme si le cas pour toutes idéologies, la mondialisation influence profondément l'homme jusqu'à même orienter la trajectoire de son histoire. Malgré le système du libre-échange et les richesses évolués, une chaîne d'inégalité croissante s'impose que ce soit entre pays ou à l'intérieur de chaque pays. Aujourd'hui la mondialisation ne cesse de métamorphoser l'homme en modifiant son identité, son mode de travail, son mode de consommation, son entourage, donc son mode de vie.

En réalité, l'objectif de la mondialisation n'a jamais été celui d'un pluralisme culturel où chacun peut se réjouir de sa propre culture sans contrainte. Contrairement à ce qui est courant, son but primordial est de dissoudre toutes les cultures existantes dans une seule culture universelle à savoir la culture impérialiste américaine. « L'acteur le plus puissant dans cette configuration se sont les Etats Unis. Parce qu'une poignée de multinationale

¹ Naom Chomsky et Robert W. McChesney, Propagande, Médias et Démocratie, p.163

américaine contrôle la fabrication, la diffusion et surtout la sélection des nouvelles sur lesquelles on se fonde dans l'écrasante majorité des pays du monde. Et parce que l'expression (qui ne rencontre aucune résistance) du divers forces de contrôle culturelles émanent des Etats Unis a crée un nouveau mécanisme d'intégration et de dépendance qui permet d'assujettir et de contraindre non seulement le public national américain mais aussi des cultures plus faibles et plus petites. »¹

Le contact entre les cultures n'est plus qualifié de pluralisme culturel mais de génocide culturel, l'homme assiste à la guerre la plus froide et monstrueuse de son époque, et les armes n'y sont plus le seul moyen comme c'était le cas à l'époque du nazisme, les colonisateurs optent plutôt pour d'autres armes moins chères et plus efficaces. « De nos jours, pour l'essentiel, le colonialisme direct a prit fin. L'impérialisme, nous le verrons, perdure là où il a toujours existé, dans une sorte de sphère culturelle générales et dans les pratiques politiques, idéologiques, économiques et sociales spécifiques. »²

Encore une fois, à force de vouloir se libérer, de s'ouvrir sur le monde et maintenir le contrôle, l'homme creuse une fois de plus la tombe de son identité dépourvue de sa culture. Sous le haut patronat du capitalisme, de la technique, et de la mondialisation, il n'est plus question de culture au pluriel, toutes les composantes de l'identité humaine ont disparus pour céder place à la culture au singulier que les grandes puissances économiques du monde ne cessent d'instaurer afin de réaliser leurs projets colonisateurs. Dans la guerre d'aujourd'hui, on ne charge pas son armée par les armes les plus sophistiqués mais plutôt on charge son ambassadeur, ou son soit disant militant des droits de l'homme par une mission humaniste de façade, qui porte dans ses lignes les

¹ Edward W. Saïd, Culture et Impérialisme, trad de l'anglais par Paul Chemla, &d, Les Edition APIC, Alger, 2010, p.407

² Ibid., p.44

intentions les plus nobles pour des peuples pris comme non cultivés, non civilisés et barbares. Or, en réalité, les intentions sont plus destructrice qu'elle puissent être. Au moment où on prétend porter aide, on ne fait qu'abandonner d'avantage. Alors, la culture n'est qu'acculturation.

La culture au sens moderne abrite une idéologie d'une minorité qui détient le pouvoir sur le monde, et qui défend les intérêts ethnocentristes et les profits d'une minorité au détriment de la majorité. Donc, l'homme s'est fait piégé et détruit par la suite dans une autre idéologie qui n'a pas pu protéger sa culture voire son identité. Il s'aliène de plus en plus dans un monde qui n'est pas le sien, il parle la langue de l'autre, il consomme selon le goût de l'autre, et réagit selon les convictions de l'autre pour ainsi dire qu'il vit la vie de l'autre. « Les hommes ne vivent pas leur propre vie, mais remplissent des fonctions préétablies. Pendant qu'ils travaillent, ce ne sont pas leurs propres facultés qu'ils actualisent, mais ils travaillent dans l'aliénation. »¹

Les mots sont devenus plus durs et plus amers à écrire, à dire ou même à réfléchir. Le niveau auquel l'homme s'est rabattu est plus que minable et pitoyable, son état est très critique et l'humanité est en danger intense : l'alarme est déclenché. L'aliénation sociale représente la forme la plus significative de la dégradation des valeurs humaines. Après cette courte analyse de la société moderne, que les modernistes ne cessent de glorifier, il s'avère que l'homme ne s'est pas montré à la hauteur, si rationnel qu'il prétendait être. Bien au contraire, il a bien assuré son rôle de destructeur. A première vue, son projet socioculturel a bien fragilisé les piliers de sa société elle-même. L'individu est en même temps individualiste et altéré, rationnel et irrationnel, libre et dépendant, riche et pauvre, cultivé et ignorant, informé et désinformé, bête et malin, donc humain et inhumain.

¹ Herbert Marcuse, Eros et Civilisation, trad de l'allemand par Jean Gruy Nény et Boris Franekel, éd, Les Editions de Minuit, Paris, 1963, p.50

L'homme des temps moderne est tous sauf humain. Il est un être intelligent qui s'est fait avoir par ses propres inventions. Plus pire encore il est un être irresponsable dans le sens qu'il ne veut plus admettre son échec, alors son orgueil passe avant tout. L'ingratitude envers la nature et envers ses dons lui a ouvert les portes de l'enfer dont il s'est impliqué volontairement. Il est vilain, il est médiocre, il est méprisable, il est vide de sens. Il a su faire déclencher tous les moyens qui puissent rendre sa vie meilleure, mais il n'a pas su mené une vie ordinaire digne de « moderne », exclue de tous les conflits et les crises qui l'a contaminent. Dorénavant, son histoire se souviendra et l'échec du processus de mondialisation lui restera une épine aux pieds.

3- Aliénation économique :

L'économie politique est par définition « gestion des finances de l'Etat, par opposition à l'économie domestique ou des biens familiaux »¹ donc l'étude de la politique des systèmes économiques existants. Par-delà, la philosophie s'y intéresse autant, du fait qu'une société en crise en résulte. En économie, comme en religion, l'individu éprouve une certaine souffrance vis-à-vis de la réalité. Un chaos social s'impose. « Le malheur de la société est donc le but de l'économie politique. »² L'homme est naturellement à la quête de sa survie et se consacre à y travailler comme étant un individu libre et autonome. La valeur de l'être humain se discerne en travaillant afin d'en subvenir à ses besoins, néanmoins cette spécificité est disparue avec la modernité et l'émergence du capitalisme qui est le système économique du libre-échange, de la propriété privée, de la division du travail, de la concurrence, de la plus-value, du salaire et du machinisme. La

¹ Gérard Durozoi et André Roussel, Dictionnaire de philosophie, p.115

² Karl Marx, Manuscrit de 1844, p.17

vertu qu'avait jadis le travailleur n'existe plus avec l'avènement du système économique en question, le travail s'est transformé en exploitation et en asservissement ou l'ouvrier est devenue l'esclave de celui qui détient le capital. Ce qui représente le paradoxe de la modernité qui a réuni à la fois entre le libéralisme économique et la misère de l'ouvrier soumis à la nouvelle liberté. « Le travail dans le sens historique du terme, le travail tel qu'il a été pratiqué jusqu'ici par l'humanité souffrante et indigente, condamné à trimer à la sueur de son front, ce n'est que la forme la plus misérable, la plus inhumaine, la plus animale de la praxis humaine. »¹

Le travail est l'un des aspects de la société moderne, l'individu en a toujours besoin afin d'assurer sa survie et maintenir sa place au sein de cette même société. Depuis l'antiquité jusqu'à l'époque des lumières, le travail était toujours une corvée pour l'homme. Mais les sociétés modernes ont réussi à faire de lui l'épicentre de leurs préoccupations en admettant qu'il est tout autre chose qu'une malédiction ou une pénitence, et il est la nature profonde de l'homme étant donné que ce dernier est un être générique. Désormais, le travail défini qui nous sommes et contribue, d'une façon ou d'une autre à la construction de l'identité humaine et sa réalisation dans le monde. Mais l'ironie de l'époque moderne est que l'être humain est heureux d'avoir un travail mais tout de même il s'en plaint, car le travail dans la société capitaliste est loin d'être une libération de la personnalité humaine. Tout comme pour Marx, le travail est aliéné : il est une manifestation qui se représente sous trois formes : aliénation aux produits, à la production, et à soi-même. Le producteur n'entend plus l'activité productive comme une affirmation du genre humain autant qu'elle est un moyen d'existence. Dès lors le travail n'est plus estimé pour ce qu'il est lui-même, mais plutôt pour ce qu'il procure à l'homme : argent, prestige,

¹ Ernest Mandel, Traité de l'économie politique, éd, Union Générale D'éditions, Paris, 1969, T4, p.193

pouvoir, remède et ennui. « Le travail est extérieur au travailleur, il n'appartient pas à son être : dans son travail, l'ouvrier ne s'affirme pas mais se nie ; il ne s'y sent pas à l'aise, mais malheureux, il n'y déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. »¹

Travailler pour satisfaire ses besoins n'est plus la maxime de l'économie moderne : s'asservir au profit de celui qui détient les moyens de productions tel est la devise du capitalisme. Ce phénomène représente un des aspects de la crise de la modernité en l'occurrence l'aliénation économique. Désormais, l'homme de l'époque dite « moderne » est aliéné, cela veut dire que dans le processus de la production, le travailleur ou l'ouvrier n'est plus lui-même en raison du pouvoir sorcier que l'économie exerce sur l'individu. L'aliénation économique consiste à ce que l'individu soit dépourvu d'autonomie et perde son autodétermination. Le prolétaire, au sens marxien du terme, n'éprouve sa valeur réelle d'humain qu'en dehors de son travail ce qui est paradoxal car l'essence du travail est avant tout de procurer un certain plaisir et un confort pour l'individu, du moins que c'est un besoin naturel et un moyen de s'imposer au sein de la communauté. Malgré l'évolution en matière des droits de l'homme et la reconnaissance de la quasi-totalité des droits naturels et civils, l'ouvrier perd d'avantage son sens d'humanité, sa liberté et devient méprisable, déchu et aliéné, plus pire encore il obéit aux lois irrationnels et se soumet à un maître en admettant que l'ouvrier lui-même n'est qu'une simple créature du capitaliste. « Ce que vend l'ouvrier, ce n'est pas directement son travail mais sa force de travail qu'il met temporairement à la disposition du capitaliste. [...] si par exemple une telle aliénation s'étendait à sa vie entière, il ferait de lui l'esclave à vie de son patron. »²

¹ Karl Marx et Friedrich Engels, Critique de l'économie politique, trad., Kostas Papaioannou, éd, Union Générale, Paris, 1972, p.155

² Karl Marx, Salaire, Prix, Profits, Trad de l'allemand par , Charles Longuet, éd, Librairies-Editeurs, Paris, 1912, p.54

Avant, l'homme exerçait plusieurs métiers à la fois sans être contraint de se spécialiser afin de gagner sa vie, contrairement à l'homme du capitalisme qui se trouve forcé d'exercer une seule tâche durant tout le processus du travail. Malgré les effets bénéfiques de la division du travail sur la production à savoir l'augmentation de la productivité de l'ouvrier, l'amélioration de la qualité du produit, la maîtrise du facteur temps, le phénomène de spécialisation n'est que néfaste pour l'ouvrier en raison du pseudo bonheur* et de la fausse liberté si malheureuse qu'elle lui procure. D'abord, il le force à pratiquer la même fonction à plein temps ce qui le garde en état stationnaire en matière de compétence et de progression. Ensuite, il le détache de sa vie privée en lui ôtant même de son temps libre, ce qui fait de lui, enfin, une machine à production dont l'effort est à vendre contre quelques pièces et billets qui ne valent toujours pas cet effort.

De cela, surgit une autre origine du malheur de l'ouvrier qui est le salaire. Depuis la marchandisation de la force du travail l'ouvrier est en dépendance permanente à son employeur qui détermine le prix de son labeur. Dans la société capitaliste l'employé n'est pas payé à juste valeur de sa force soumise, cela est dû à la nature cupide du capitaliste qui l'exploite son contrepartie. Ainsi, l'exploitation du capitaliste se caractérise par un salaire qui ne couvre que l'existence de l'ouvrier et surtout il le maintient d'avantage dans sa pauvreté. Le salaire n'a jamais été l'équivalent de la force vendue, par conséquent il n'est qu'en mesure de la consommation courante du travailleur, il ne lui rassure pas son lendemain contrairement au propriétaire qui se réjouit de la rentabilité de l'ouvrier afin de se permettre un avenir aisé.

Un autre ingrédient de la dépossession de l'ouvrier est la propriété privée qui, depuis son apparition, n'a fait qu'instaurer l'injustice et l'inégalité matérielle au sein de la société faisant apparaître deux classes à savoir la bourgeoisie et le prolétariat. Dans le processus de la production, la propriété privée prive à son tour l'ouvrier du rendement de son travail du moins que ce dernier est privé de la possession des moyens de productions. Ainsi contrairement au communisme, le travailleur dans le système du libre-échange et l'économie du marché se fait exploité par des moyens qu'il ne détient pas, ce qui dramatise encore son statut de prolétaire et qui le garde comme atout entre les mains du propriétaire qui mène son présent comme son avenir. « Le capital est donc le pouvoir de gouverner le travail et ses produits. Le capitaliste possède ce pouvoir non pas en raison de ses qualités personnelles ou humaines, mais dans la mesure où il est propriétaire du capital. Son pouvoir c'est le pouvoir d'achat de son capital auquel rien ne peut résister. »¹

En outre de ce qui précède, le capitaliste fait travailler l'ouvrier plus longtemps qu'il est légal, mais en gardant toujours la même rémunération du travail quotidien, ce qui crée la plus-value qui signifie par définition le travail fourni non payé dont le propriétaire encaisse l'écart. « Le maximum du profit est donc limité par le minimum physiologique du salaire et le maximum physiologique de la journée du travail. Le capitaliste tendant constamment à réduire le salaire au minimum physiologique et à porter la journée de travail à son maximum physiologique, tandis que l'ouvrier presse constamment dans le sens opposé. »²

A ce stade, l'image monstrueuse du capitaliste se complète car il traite l'ouvrier dépendamment de l'état du marché. La concurrence détermine désormais le gressif de la vie sociale de l'ouvrier qui demeure une passerelle des

¹ Karl Marx, Manuscrits de 1844, p.p.26.27

² Karl Marx, Salaire, Prix et Profit, p.89

objectifs matérialistes des détenteurs des moyens de productions. Ces derniers, persisteront à l'obliger de se vendre et de déshumaniser, pour dire enfin de compte que l'homme moderne dans une économie libérale se produit lui-même et surtout il produit son semblable qui lui est asservi à jamais. « L'homme produit l'homme, se produit soi-même et produit l'autre homme. »¹

4-Déshumanisation de l'homme :

L'histoire de l'homme lui atteste pleinement son courage et sa volonté de soumettre la nature à son pouvoir. « Etre le maître » a souvent fasciné cet imparfait et impuissant qui persiste sur la perfection et le plus haut mode de vie. De l'antiquité à nos jours, les œuvres de l'homme se succèdent et se multiplient dans l'espoir de concrétiser un mode de vie et un modèle de société qui semble être toujours idéal, voire même utopique. Pour se faire, cet être mortel n'a jamais baissé les bras ou même perdu l'espoir que cela puisse se réaliser un jour. Rien ne peut contre la volonté de l'homme c'est dans sa nature.

A l'époque gréco-romaine, l'homme se contentait de comprendre son origine et sa destinée, alors il se balançait entre l'eau, la terre, les chiffres et le principe du devenir, et entre la mortalité et l'immortalité. Au moyen âge, la pensée était stagnée en raison de la domination de l'esprit religieux dogmatique. De la renaissance à nos jours, l'homme a finalement compris qu'il est grand temps de s'interroger sur les problématiques les plus pertinentes et les plus sensibles de son époque, à savoir son essence en tant qu'être social qui vit au

¹ Ibid., p.83

sein d'une communauté et qui tisse avec ses semblables des liens de différentes natures.

Après plusieurs guerres religieuses, la laïcité était la première issue afin de mettre un terme à ces conflits interminables. Depuis, l'homme réjouit d'une certaine autonomie religieuse et d'une certaine liberté de culte et la tolérance s'élargit de plus en plus au sein de la société. Après avoir essayé de gérer sa vie spirituelle, l'homme se consacre à améliorer les conditions économiques de sa vie, dans le but d'apaiser ses souffrances engendrées par le travail pénible qu'il exerce. Pour se faire, s'inventer un partenaire ou un remplaçant était inévitable, et la machine était un indice prometteur et émancipateur pour assurer une telle fonction. Désormais, travailler moins et produire plus n'est plus un souci pour l'ouvrier. Avec le capitalisme avancé, l'industrialisation et le machinisme, les conditions du travail se sont améliorés jusqu'à presque mettre fin au travail laborieux où l'ouvrier ne fournit presque aucun effort dans le processus de production.

En outre de sa vie spirituelle et financière, mettre de l'ordre dans sa vie sociale est plus qu'indispensable. L'homme aspire toujours au perfectionnisme alors il ne cesse de s'inventer des moyens pour se faciliter la vie. Afin d'y parvenir, la technique est l'outil le plus performant que l'homme a créé. En tant qu'un moyen, cette dernière a fait de considérables changements dans tous les niveaux de vie où elle s'est entièrement répandue au point de dépendre toutes pratiques à elle. Aujourd'hui, le confort qu'assure la technique est indescriptible, les moyens de communications reflètent à part entière l'évolution atteinte par le progrès ; ils ne font que raccourcir de plus en plus la distance et le temps. Ainsi, le secteur de l'information et des mass-médias tend à réduire l'univers à une maison après l'avoir rendu un petit village.

Par extension, il est bien clair que la vie de l'homme est menée de sorte qu'elle soit en évolution permanente avec la nature humaine et l'homme veillera toujours à ce que la technique, le confort, le temps et l'argent fassent parti de ses priorités auxquelles il a l'intention de tenir. Mais, l'homme ne s'est pas encore rendu compte du drame dont, il s'est mis et du pétrin dont il a mis l'humanité toute entière. S'il ouvre grand ses yeux pour voir la réalité en face, il constatera que son triomphe n'est en fin de compte que sur lui-même, alors sa vanité ne sera que remords et on se demandera d'ailleurs s'il gardera toujours cette volonté et cet enthousiasme d'avancer les choses dans ce même rythme !

En réalité, et au fil de temps, dans chaque pas en avant, dans chaque progrès, dans chaque invention, l'homme perd lentement et volontairement ses valeurs humaines. De la laïcité jusqu'au progrès technique, toutes ces tentatives vers la libération n'ont fait qu'enchaîner et soumettre d'avantage l'individu, l'homme des temps moderne assiste à une ère de déshumanisation. Il n'a pas su préserver ses principes humanitaires. « Depuis cinquante mille ans, l'espèce humaine n'a pratiquement pas évolué, ni dans son aspect extérieur ni dans ses capacités intellectuelles, [...] ne nous sommes guère différents de l'homme des cavernes, ni plus intelligents que lui. »¹ L'homme ne veut plus admettre son échec et son humanisme perdu. L'idéologie déshumanisante a fait de lui un être psychologiquement corrompu et insensible, un être dénaturé et ôté de toutes émotions, alors il opte pour des attitudes comportementales contradictoires.

La genèse de processus de dépersonnalisation remonte à l'exploitation de l'homme par son homologue. Puis, à force que les conditions de vie évoluent, l'homme s'est créé d'autres moyens d'asservissement qui le plongent dans un cercle vicieux et dans un circuit erroné. Il vit dans un monde illusoire où il se prétend avoir les clés du bonheur en main. Il croit avoir le choix du mode de vie, de la nature du travail, et du divertissement, ce qui incite en lui ce sentiment de

¹ Pierre Raynaud, l'art de manipuler, éd, Les Editions ULRICH, France, 1996, p.66

satisfaction, et du confort perfectible. « La nouvelle situation de l'homme dans le monde est celle d'un être farouchement affranchi de tout, profondément isolé au sein d'un monde infiniment ouvert qui exclut tout sentiment de sympathie entre le moi pensant et les choses. »¹

Un grand paradoxe s'avère dans la dynamique de la modernisation. Le travail qui est sensé prouver l'existence de l'homme, n'est qu'un moyen de contrôle et de canalisation des énergies susceptibles présenter une menace pour les systèmes sociopolitiques. Au lieu de s'intégrer dans la communauté, la nature du travail routinier encourage l'émergence de l'individualisme. Le système capitaliste joue sur la psychologie du travailleur, alors il n'a ni le temps ni le morale pour vivre sa vie sociale avec autrui. Pour se réfugié, il fait recours a la pratique religieuse qu'il considère comme remède aux maux de l'âme. Mais, ce refuge s'est retourné à son tour sur le pratiquant en infectant justement son âme en entravant son essence en tant qu'humain. La croyance irréfléchie provoque chez l'individu l'arrogance, l'offensive, l'agressivité, la frustration, ce qui influence directement et négativement ses relations avec d'autres personnes. Le dogmatisme au sens religieux du terme n'éprouve que rarement le sens de la tolérance à l'égard des opposants. Au contraire, le plus souvent ça fait de lui une bête féroce, un monstre, et un immoral qui nie toutes autres existences en dehors de ces dogmes. Donc ce lamentable pieu a complètement déshonoré l'humanité qui l'a accueilli. Dépourvu de toutes qualités humaines, il n'est qu' « un animal dépravé. »²

La technique d'aujourd'hui est l'outil d'abrutissement par excellence pour des individus domestiqués, dans le but de les maintenir dans l'inaction et la

¹ F.W.Hegel, la raison dans l'histoire, trad de l'allemand par Kostas Papiou, éd, Union Générale des Editions, Paris, 1955, p.6

² Jean Jacques Rousseau, discours sur les sciences et les arts, discours sur l'origine les fondements de l'inégalité parmi les hommes, éd, Garnier-Flammarion, Paris, 1971, p.168

léthargie, ce qui rendra leurs esprits maniables. Abrutir le spectateur c'est faire diversion pour l'empêcher de s'interroger sur les questions les plus pertinentes des crises d'ordre mondiales. Ce qui rend les esprits manipulables et distants à l'égard de la réalité. « Au 19^{ème} siècle, l'homme pouvait dire : Dieu est mort. Tandis qu'au 20^{ème} siècle, il devrait dire : l'Homme est mort. Ce que l'humanité a réalisé : l'homme est mort pour que les objets survivent, l'homme est mort pour que son produit survive. »¹

Ni les mass-médias, ni les moyens de communications, ni mêmes ces productions infinies de films et de séries n'ont contribué à la libération et l'émancipation de l'homme. « A mesure que la connaissance scientifique se progresse, le monde se déshumanise. L'homme se sent isolé dans le cosmos, car il n'est plus engagé dans la nature, et a perdu sa participation affective inconsciente avec ces phénomènes. La rivière n'abrite plus d'esprit, l'arbre n'est plus le principe de vie d'un homme et les cavernes ne sont pas habitées par des démons. »² En fin de compte, au lieu de courir derrière le confort, l'argent et la belle vie au sens erroné, l'homme devra, dans l'urgence, détourné ses intentions et ses efforts et partir à la recherches de l'éthique, de la déontologie, de la vertu, de la solidarité, de l'altruisme, de la sociabilité, de l'honnêteté et de la rationalité. En un mot à la recherche de son humanisme.

¹ الانسان المستلب وأفاق الحرية, إريك فروم, تر, حميد لشهيب, دار النشر, نداكوم, الرباط, 2003, ص. 52.

² C.G. Jung, l'homme et ses symboles, éd, Robert Laffont, 1964, p.95

Chapitre III : La postmodernité comme dépassement de la modernité :

1- La crise de la modernité :

La modernité est un résultant d'un long processus, de civilisation et d'organisation sociale qui s'oppose à la tradition. Bien évidemment, elle est le produit d'un effort intellectuel d'une armada de philosophes, qui tenté à être actif et apporter le changement à la société tant songé par l'humanité. Elle a souvent désigné un idéal d'un mode de vie, opposant à la lutte contre l'absolutisme, l'arbitraire, les préjugés et l'exploitation, et une volonté de valoriser la raison et légitimer sa domination à base des principes purement universaux. Une philosophie qui glorifie l'homme au lieu matière et qui cherche l'intérêt collectif au lieu de l'intérêt l'individuel.

Bien qu'elle soit un projet bien défini, la modernité reste confuse dans son sens. Face à la diversité de toutes ses natures, les évolutions des évènements et la réalité de la société qui héberge l'homme, on arrive presque plus à trancher dans cette problématique, ce qui plonge la modernité dans une crise d'essence et de finalité. Le siècle des lumières a apporté de grandes réalisations : la science et la technique en progrès, la liberté, le retour à la nature et surtout le triomphe de la raison. De l'antiquité à la renaissance, l'homme n'a pas su se servir de son propre entendement donc la modernité a apporté remède et de former des citoyens conscients de leurs droits et devoirs et leurs rôles au sein de la communauté et surtout l'importance de devancer l'intérêt collectif sur l'intérêt individuel. « Je pense que chaque être humain dans sa vie doit faire quelque chose qui ne sera pas nuisible pour autrui, mais utile, bon et durable. Pour moi,

mon devoir est l'éducation au service des idéaux antiques de la vertu, de la sagesse et de l'humanisme. »¹ Voilà donc ce qui motive les lumières et sur quoi s'est fondé la modernité.

Mais, contrairement, à son côté théorique, la modernité s'est fait avoir dans son côté pratique. Certes, les réalisations de l'homme, le progrès technique, l'émancipation de l'individu, le plus haut niveau de la vie matérielle à lequel l'homme est parvenu ne peuvent être ignorés, sauf que, le plus important dans le projet de la modernité n'est pas encore réalisé. Ce qui a ouvert la voie pour plusieurs critiques virulentes de ce projet. Aujourd'hui, il est question de post modernité, de société post industrielle, ce pour caractériser le degré de l'échec et de la remise en cause d'un tel investissement idéal et idéal. Sauf que, il se trouve qu'un tel jugement porté soit injuste et même ingrat vis-à-vis de tels idéaux dont leurs fondateurs espéraient un monde vraiment meilleur et où tous les hommes vivent en harmonie. « Au passage, je proteste, une fois encore, contre l'utilisation aberrante du vocable de post modernité, ce sont les postmodernistes d'hier qui sont contestés par la modernité d'aujourd'hui, si bien que la notion postmodernité est au moins un non sens. »² De cela, la postmodernité, historiquement parlant notamment n'a plus d'existence.

Au lieu de fuir sa réalité, et responsabiliser d'autre facteur dans le drame de l'humanité d'aujourd'hui, l'homme devra plutôt assumer ses erreurs, ses bêtises, et ses crimes contre lui-même et contre la nature. Car, il a succombé à ses désirs et à la soif de l'égoïsme, la supériorité et la perfection. La modernité a besoin de relecture, d'une revalorisation de ses principes. Si on a échoué dans la mise en œuvre c'est qu'on a préféré tout déjoué pour des profits purement inhumains. « La modernité devient production et consommation de masse, et

¹ Lavy Boyanov, *L'Homme ou la grande espérance*, éd, Editions L'Age d'Homme, Suisse, 2003, p.09

² Gilbert Durand, « rupture de modernité » in, (Les Cahiers de l'imaginaire, , éd, Editions L'Harmattan, Paris, 1997), p.07

que le monde pur de la raison est désormais envahi par les foules qui mettent les instruments de la modernité aux services des demandes les plus médiocres, voire les plus irrationnelles. »¹ La modernité est le plus grand projet civilisationnel que l'humanité a pu réaliser à son profit, mais, le message n'est pas transmis, les intentions sont déviées, et les résultats ne sont plus conformes aux aspirations, donc, l'humanité se trouve en plein délire. « Je demeure persuadé, pour ma part que la civilisation occidentale a été plus que toutes autres, créatrices des valeurs universelles, mais elle s'est montrée incapable de la transmettre convenablement. Un manquement dont l'humanité entière paie aujourd'hui le prix. »²

De la sorte, tous les concepts tels qu'ils sont, et tels qu'ils se sont réalisés ou doivent se réaliser dans la vie pratique, ne parlent plus le même langage. Car, tout excès dans la mise en œuvre des théories mène automatiquement à la destruction de la société. Et pour assumer les conséquences, l'homme devra payer le négatif de ses pratiques qui deviendront par la suite, la force motrice de la société où il vit. « Ce langage antipolitique est aveugle ou indifférent aux prix écologiques et humains à payer pour une telle liberté. Si l'instrumentalisme, l'absence d'esprit, de communauté, de disparités sociales et économiques, le déclin écologique...etc. ne peuvent être considérés comme des effets de libérateurs d'une liberté négative, alors une telle liberté peut difficilement devenir l'élément moteur de la société. »³ De nos jours, les hommes ne s'occupent plus de rendre meilleurs les conditions de la vie collective mais plutôt individuelle, ce qui tend la société au subjectivisme et à la société du moi où vivent des individus qui souffrent d'une perte de repères de sens, des êtres

¹ Alain Touraine, Critique de la modernité, éd, Editions Fayard, Paris, 1992, p.174

² Amine Maalouf, Le dérèglement du monde, Quand nos civilisations s'épuisent, éd, Editions Sedia, Alger, 2009, p.50.

³ Koula Mellos et Patrick Savidan, Pluralisme et délibération : enjeux en philosophie politique contemporaine, éd, Les Presses de l'Université de l'Ottawa, Canada, 1999, pp.19.20

dévoués à la barbarie, à l'exploitation. Tandis que, l'humanité a besoin réellement d'une réforme d'une autre nature. Contrairement aux discours extrémistes à l'égard de la modernité, qui portent sur un rejet radical des idéaux des lumières, elle a besoin de bien faire un autre départ mais de même endroit en prenant une autre voie. « Ce qu'il faut combattre n'est pas à vrai dire la science, ni la technologie, car tout un chacun en profite, ni la recherche fondamentale ou appliquée, elle est la tâche de ses étudiants et de ses chercheurs, ni l'innovation ou l'émancipation puisqu'il faut vivre avec son temps. Ce qu'il faut vaincre c'est l'idéologie techno-scientiste qui dissout progressivement et imperfectiblement le propre de l'homme. »¹

Donc, la modernité est loin d'être concrétisée, et nous prendre pour des modernes ou même des postmodernes n'est qu'illusoire car « la modernité est un projet inachevé. »² Il est si irrationnel de juger une époque selon les critères de celle qui précède. Si nous vivons notre drame au vingt et unième siècle, cela n'a rien à voir avec le dix huitième siècle. Chaque séquence de l'histoire devra se juger émancipatrice ou non, indépendamment de celle qui la précède. Si ne nous faisons pas de même c'est que nous prouvons une fois de plus notre lâcheté et notre sens d'irresponsabilité. « La modernité ne peut, ni veut emporter à une autre époque les critères en fonction desquels elle s'oriente, elle est obligée d'épuiser sa normativité en elle-même. Sans recours possible, la modernité ne peut s'en remettre qu'à elle-même. »³ Quand elle vise une société où l'individu peut jouir de toutes les notions de la nature, de l'égalité, de la justice, de liberté, il devient un crime de la responsabiliser d'une défaillance pareille. L'homme a trahi la confiance que les lumières avaient en lui en tant qu'un être raisonnable

¹ George Elgozy, Automation et humanisme, éd, Calman Lévy, Paris, 1968, p.132

² Jürgen Habermas, Le discours philosophique de la modernité, p.01

³ Ibid. p.08

qui saura se servir de son entendement afin d'éviter que l'évolution se tourne sur lui. Humaniser le monde, voilà la devise des lumières. « La sécularisation n'est pas la destruction du sujet mais son humanisation. Elle n'est pas seulement désenchantement du monde, elle est aussi réenchantement. »¹

Certes, la modernité a eu plusieurs critiques à l'image de Horkheimer, de Derrida, de Nietzsche, et de Foucault, Cependant, elle est toujours un processus en cours de réalisation. Car, en fin de compte et comme le signale Habermas, la modernité a besoin juste d'une réinvention et une reconstruction de ses idéaux. On a besoin de déconstruire son discours ou chercher l'origine du drame dans ses textes, il ne faut surtout cesser de lire entre les lignes du discours philosophique des lumières car, il n'y a que du vide. On a besoin plutôt de le reconstruire, car bien que la raison puisse être totalitaire et dominatrice elle peut ne pas l'être en renouant avec une autre conception et vision de la liberté humaine, plus positive et plus rentable. Bâtir une société qui s'appuie sur la conscience de ses individus est toujours considérer l'autre comme une fin en soi, et non un moyen de s'entendre avec l'autre, partager, apprendre, s'entraider, se tolérer, se reconnaître, se communiquer afin de se débarrasser de toute subjectivité abusée qui renferme les individus sur eux même. Bref, refonder la démocratie, transformer les rapports sociaux, revaloriser l'usage de la nature, réaliser l'équilibre entre homme et la nature, construire la paix.

Pour conclure, il semble que responsabilité, prise de consciences des idéologies nuisibles, discussion, reconstruction sont parmi les clés d'avenir meilleur pour l'humanité. « L'avenir n'est pas écrit d'avance, c'est à nous de l'écrire, à nous de le concevoir, à nous de le bâtir, avec audace, parce qu'il faut oser rompre avec les habitudes séculaires, avec générosité, il faut rassembler,

¹ Alain Touraine, Critique de la modernité, p.264.

rassurer, écouter, inclure et partager. »¹ Car, la nature a créé des différences, cessons de créer des inégalités.

2- le renouveau de l'homme :

Nous assistons aujourd'hui à une humanité torturée, une société en crise, et un individu en désespoir. Encore une fois, l'humanité est de nouveau en détresse, d'une promesse jamais tenue, l'actualité amère d'un monde en contradiction sis dans un dilemme en matière de conceptions civilisationnelle, car, il est plus que conformé : c'est toujours un retour à la case de départ. « Le débat est d'actualité, l'humanisme sera toujours en procès, il ne s'avance que d'une manière contradictoire. »² De Protagoras auteur de L'homme est la mesure de toute chose. », Jusqu'à Kant auteur de « Sert toi de ton propre entendement. » Les tentations pour un nouvel humanisme se succèdent ce qui fait que ce dernier soit à la fois une vieille promesse et une idée toujours neuve, et sans cesse à réinventer.

La mondialisation, le capitalisme, le progrès technique, des facteurs qui ont déjoué le sort de l'humanité et qui ont mis le moteur de la civilisation à point mort, causant ainsi des dégâts que l'homme n'a jamais imaginé un jour. « Jamais l'humanité n'a été aussi étrangère à elle-même que dans le régime capitaliste, jamais elle n'a été aussi proche de netteté fin, une fois pour toutes, au divorce entre les hommes et l'ordre social dans lequel ils vivent. »³ L'histoire de l'humanité l'atteste à part entière : l'être humain est l'être le plus intelligent par excellence et de toutes les créatures. Qui, de nous, pourra nier toutes ses réalisations, ni même dispenser des moyens qui ne cessent d'améliorer les

¹ Amine Maalouf, Le dérèglement du monde : quand nos civilisations s'épuisent, p.181.

² Christiane Hervé et Jacques .J. Rozenberg, Vers la fin de l'homme ? Éd, Editions de Boeck Université, Bruxelles, 2006, p.225

³ Raymond Aron, Les désillusions du progrès : essai sur la dialectique de la modernité, éd, Calman Lévy, France, 1969, p.175

conditions de votre vie. Mais, nous sommes pas en train de raconter la moitié de la réalité et de la vérité ? L'homme est-il en bonheur absolu ? Ou, bien au contraire, n'est-il pas en train de se faire des illusions ?

En effet, l'homme se ment, la réalité du quotidien de l'homme contemporain est désastreuse voire inhumain : égoïsme, solitude, pauvreté, guerres civiles etc, les sonnettes d'alarmes sont tirées et les solutions sont plus qu'urgentes. Mais, une question s'impose : un autre avenir est-il pour l'humanité ? De quoi la société-a-t-elle besoin ? Aujourd'hui, après avoir essayé tous les remèdes, la pauvre humanité, la plus simple qu'elle soit, n'a besoin en fin de compte que d'une recomposition de l'humanisme lui-même, auquel la société fait recours à chaque fois que la pathologie s'avère incurable. Bien que les jugements soient portés sur l'échec de l'humanisme du dix-huitième siècle, il est toujours possible d'assurer un avenir lumineux pour nos enfants, car, les principes d'un tel projet gigantesque, ne sont toujours pas mis en application, bien au contraire, ils sont pris aux rets de l'idéologie et de l'instrumentalisation des différentes figures du génie humain. « L'humanisme n'est pas mort aujourd'hui, parce que les conditions d'exercice de la liberté sont devenues plus difficiles et plus lourdes les conséquences de l'acte libre, mais si nous avons le devoir de le réinventer, c'est parce qu'il meurt de l'usage idéologique qu'on en fait trop souvent. »¹ Si l'on ne trouve pas de solutions, c'est qu'on ne veut pas en trouver, car, comme tout le monde le sait, le déséquilibre qui règne maintient l'équilibre des intérêts d'une certaine minorité. Donc, réagir nuira à toutes les faveurs « Le refoulement figé en rationalité ou la connaissance cynique d'un état de justice du monde ne plaident pas pour un déficit de savoir, mais pour une

¹ Christian Hervé et Jacques J. Rozenberg, Vers la fin de l'homme ? p.226

corruption de la volonté. Les hommes qui pourraient le mieux le savoir, ne veulent pas le comprendre. »¹

Nous vivons dans une société complexe, pluraliste donc, il faut assumer nos différences et notre diversité. Pour cela il faudrait une revalorisation des principes de l'humanisme et renouvellement des idéaux puisque les contemplations ont carrément dévié la trajectoire qu'on leurs a tracée, causant la plus grande déception de l'humanité des temps modernes. « Si, de nos jours, l'arbre vaut pour le bois qu'il produit, et l'animal pour la viande et le cuir qu'il fournit, si la valeur s'est transformée en prix, c'est que le projet humaniste s'est dévoyé au fil des siècles. La prise en compte des défis planétaires est la condition première pour qu'émerge un nouvel humanisme, fondé sur l'idée d'une modernité éthique. »² Pour réussir un nouvel humanisme, c'est comme réussir une recette culinaire : réussir tous les ingrédients nécessaires et avec la quantité qu'il faut. Sauf que, contrairement à la cuisine, l'humanisme ne peut pas être réalisé dans les mêmes termes ni dans les mêmes circonstances. L'humanisme qui règne actuellement est synonyme de nihilisme, de pragmatisme, d'égoïsme et d'utilitarisme. Chaque individu se comporte à l'écart des autres et ne se soucie que de soi et de la réalisation de sa vie libre et autonome, tandis que sa nature de sociable lui inflige de travailler à ce que chaque individu participe efficacement, au destin collectif, et de faire en sorte que chaque personne puisse accomplir ses devoirs et se jouir de ses droits il devra porter plus d'attention à ses semblables, les respecter, les mener dans un équilibre rationnel et un ordre social qui saura réserver la dignité de tout un chacun. « Le respect de soi, propre à l'humanité entière implique l'altruisme de

¹ Jürgen Habermas, *L'avenir de la nature humaine : vers un eugénisme libéral*, Trad de l'allemand par Christian Bouhindhomme, éd, Les Editions Gallimard, Paris, pp.18, 19

² Christian Bouarque, « *Sept pistes pour l'avenir de l'humanité* », in, (le courrier de l'UNESCO, N^o 04, Octobre, Décembre, 2011.) p.41

chacun de ses membres conscients de l'intérêt de tous les autres vivants, passés ou à venir. L'humanité doit aussi montrer de l'empathie pour la survie des autres espèces nécessaires à sa propre survie. Ce respect doit pouvoir entraîner pour elle l'obligation de respecter toutes les formes de la vie et d'en combattre la violation par des individus. »¹

Vivre ensemble dans une sérénité et paix nécessite le respect de l'autre, de la diversité culturelle, car être différent n'a jamais signifié être ennemis, réduire les conflits pacifiquement. Il faut absolument relier les quatre coins du globe terrestre, construire des ponts entre le sud et le nord, veiller à abolir toutes les inégalités de toutes natures, accepter les diversités culturelles, économique, politique et sociale, garantir les mêmes conditions pour tous, donc faire de notre humanité un espace de toutes les vertus et moralités applicables et appliquées dans une société complexe et menacé et traumatisée. « Si nous voulons bâtir un nouvel humanisme, nous devons combattre l'ethnocentrisme, rendre notre humanité acentrique et respectueuse de la diversité culturelle. Nous devons apaiser les conflits entre cultures et considérer chacune d'elle comme une richesse en soi et leur interaction comme supérieur à la somme des parties. »²

L'humanité a eu un héritage très important de l'époque des lumières, mais, tout de même, la société de notre temps a renoncé à accomplir ses devoirs. De tous les idéaux de l'après révolution française les hommes n'ont tiré qu'un seul élément qui les a fasciné et dont ils se sont donnés, il s'agit bel et bien du progrès technique. Par-delà, toutes les notions et concepts régissant les rapports sociaux sur le plan déontologique, éthique et éducatif, se sont remplacés par d'autres plus néfastes, qui ne cessent de lacérer la société, disperser ses individus et menacer l'existence de l'humanité en l'éloignant de son essence et

¹ Jacques Attali, *Sept leçons de vie : survivre aux crises*, éd, Les Editions Sedia, Alger, 2010, pp.202, 203

² Christiane Bouarque, « *Sept pistes pour l'avenir de l'humanité* », in, (Le courrier de l'UNESCO, N° 04, Octobre, Décembre, 2011.) p.42

du but de son existence. Il n'est plus question d'éthique mais de pragmatisme car, l'homme a réalisé un progrès technique éblouissant mais un retard éthique très intéressant, ce qui a détruit d'avantage les liens sociaux et a plongé les individus dans un cercle vicieux, et un tourbillon illusoire qui les consume. « Nous ne croyons plus à aucune utopie historique, à aucune solution globale, à aucune loi déterministe du progrès, nous avons cessé de lier le bonheur de l'humanité au développement des sciences et de la technique et le perfectionnement moral au progrès du savoir. »¹

Un seul remède, un dernier atout à parier afin de sauver ce qui reste de l'humanité et pouvoir vivre ce qui reste à vivre de cette vie convenablement, une fois dans toute l'histoire de l'humanité. Pour se faire, elle devra détourner son intention de la matière, du sophistiqué, elle devra surtout mettre l'homme dans le centre de ses intérêts, cesser de lui faire subir ce traumatisme coutumier. « L'humanité doit mettre l'homme concret au centre de toutes les préoccupations, que ce soit dans le domaine de l'économie, de la politique ou de la science »² Il est la mesure de toute chose, alors faisons en sorte que ses vices ne surpassent pas ses qualités, et son côté barbare ne couvre pas son humanisme. L'être humain est un être sensible et influencé par le moindre changement de son entourage. Malgré toutes les horreurs qu'il a pu causer et subir en même temps, au fond il reste un grand rêveur d'un monde meilleur. « Ils comptent sur le respect des valeurs universelles, font confiance à un Etat de droit qui fonctionne plus en moins bien. Et à une démocratie qui ne vit que l'engagement des citoyens à la fois méfiants et combattants. »³ C'est pourtant si facile de faire comme de dire. Un nouvel humanisme est toujours réalisable, en

¹ Gilles Lipovetsky, Le crépuscule du savoir, éd, Gallimard, Paris, 1992, p.

² Edgar Montiel, L'Humanisme américain : philosophie d'une communauté de nations, trad, Christian Biselli, éd, L'Harmattan, Paris, p.20

³ Jürgen Habermas, Ecrits politiques : culture, droit et démocratie, trad de l'allemand par Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, éd, Flammarion, Paris, 1999, p.36

dépit des contraintes et des idéologies dominantes et impérialistes. Il suffit de mettre en œuvre des principes réalistes, quel sont surtout à la portée de tout le monde, car sauver l'humanité est désormais le devoir de chaque individu. Protéger l'environnement, humaniser le travail, ouvrir l'accès à une éducation de qualité pour tout le monde, l'égalité des chances, la justice sociale, défendre et préserver les droits de tout un chacun, s'entraider, s'assurer qu'aucun intérêt personnel n'entravera par ceux des autres, s'intégrer, participer dans les décisions politiques, donc, en un mot c'est substituer la modernité éthique à la modernité technique. « L'homme est capable de réaliser son unité sans aucun recours à son passé, en développant ses capacités humaines notamment son entendement au point de faire de ce monde sa propre naissance, donc, il deviendra un être parfait qui vit d'une manière cohérente avec soi et autrui, et même avec la nature. »¹

Par extension, tout dont l'homme souffre est une perte de repères, de fausses interprétations et des moyens de mise en œuvre incompatible avec les circonstances et les conditions de vie qui sont en évolution permanente et surtout incompatibles avec les aspirations et les projets des lumières et après lumière.

2-1 - L'éducation

L'homme de tous les temps ne cesse de vanter de toutes les réalisations et les inventions qu'il a pu accomplir durant son parcours. Le scanner et le laser en médecine, les trains à grande vitesse, le Bluetooth, les cartes mémoires...etc. incarnent le génie de l'homme qui ne cesse de s'évoluer. Dès lors, l'homme des temps contemporains n'a plus à se plaindre de quoi que ce soit, car, sa vie est plus aisée et confortable qu'il puisse l'imaginer. Mais, tout de même, cet homme

¹ الانسان المستلب وأفاق الحرية, أريك فروم, ص. 131.

même ne cesse de payer le prix si cher de ses œuvres, car, malgré la belle vie qu'il s'est procurée, il s'avère qu'il est à son époque la plus misérable et désastreuse de toute son histoire. Il est miné par la technique sensée le libérer par l'économie sensée l'enrichir, par la religion sensée le reconforter, par l'industrialisme sensé lui permettre d'exercer son autonomie et enfin par l'industrie culturelle sensée le divertir. En résumé, la société moderne, est la société de dépersonnalisation, de dissociabilité et d'égoïsme, pour ainsi dire qu'elle est la société du mépris par excellence.

Dans un tel modèle de société dégradée par l'industrie et l'impérialisme, face à cette crise, aux conflits qui l'ont déchirée et aux défis de l'avenir, l'éducation s'avère un atout indispensable afin de pouvoir sauver l'humanité et la conduire dans le chemin de la paix, de la liberté et de la justice qui demeurent toujours un idéal, voire même une utopie. Après avoir été trahi par ses propres inventions, l'homme est en besoin urgent de l'éducation, non pas comme « un remède miracle, non pas comme le sésame ouvre-toi d'un monde parvenu à la réalisation de tous ses idéaux, mais comme une voie, parmi d'autres, certes, mais plus que d'autres au service d'un développement humain plus harmonieux. »¹ Une démarche à opter afin de lutter contre toute forme d'exclusion, d'incompréhension et d'oppression. Par définition, l'éducation « vient du latin *educatio*, qui signifie action d'élever, dans un sens premier effectivement très correcte. »² Par une première constatation, elle est l'influence que peut exercer l'homme sur l'individu et qui lui permet un passage d'un état animalesque à un état humain selon un ensemble de normes qui tiendra son humanisme en marche. « L'homme ne peut devenir homme que par

¹ Jacques Delors et autres, « *L'Éducation : un trésor est caché dedans* », (rapport de l'UNESCO, de la commission internationale sur l'éducation pour le vingt et unième siècle, éd, Editions UNESCO, France, 1998) p.13

² Lucine Marine et Louis Brunet, Philosophie de l'éducation, éd, Presse de l'Université Laval, Canada, 2000, p.12

l'éducation. »¹ En tant qu'un droit fondamental et une nécessité dans le développement local et international, « Toute personne a droit à l'éducation. L'éducation doit être gratuite, au moins ce qui concerne l'enseignement élémentaire et fondamentale. »² . Tout en sachant que l'éducation, selon Rousseau, s'exerce dans trois champs environnementaux à savoir : la famille, l'école et la société. Au niveau de la famille, l'enfant dès sa naissance jusqu'à l'âge de cinq ans, reçoit les premières formes d'éducation plutôt biologique qu'intellectuelle. Puis, à partir de l'âge de cinq ans et dix-huit ans, l'école s'occupe du développement des capacités intellectuelles de l'enfant. C'est à l'école qu'il apprend les formes de vie sociales et les normes qu'il doit suivre afin de s'interroger dans la communauté. Cette dernière se tâchera par la suite de finaliser le processus éducatif par la mise en œuvre et l'apprentissage des normes reçues.

Un tel projet fait l'épicentre de la philosophie moderne notamment celle de Jean Jacques Rousseau qui a mis ses enfants dans un orphelinat, considère l'éducation comme fondement essentiel dans la formation des citoyens donc, dans la construction de la société moderne. « Nous naissons faibles, nous avons besoin de force ; nous naissons dépourvus de tout, nous avons besoin d'assistance ; nous naissons stupides, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation. »³ Dans l'Emile ou de l'Education, Rousseau expose clairement les étapes essentielles de l'éducation d'un enfant imaginaire de la naissance jusqu'au mariage. La première étape jusqu'à l'âge de cinq ans, l'éducation consiste à favoriser l'épanouissement

¹ Emmanuel Kant, Traité de pédagogie, trad de l'allemand par Jules Barni, éd, Félix Alcan Editeur, Paris, 1886, p.42

² Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Article 26.

³ J.J.Rousseau, Emile ou de l'éducation, éd, Flammarion, paris, 1966, pp.36, 37

physique de l'enfant par le développement de ses capacités sensorielles. Dans cette étape, l'éducation revient seulement à la mère qui devra s'occuper de nourrir son enfant. Puis, entre cinq et douze ans, il est question de laisser tout le temps à l'enfant pour s'évoluer. Il s'agit du développement des cinq sens étant donné que sa raison n'est pas complètement développée. L'enfant devra être en contact direct avec la nature par la pratique du sport et de la musique et surtout permettre le vice et les erreurs puisqu'il est dans l'incapacité de porter un jugement quiconque. « Observez la nature, et suivez la route qu'elle vous trace. Elle exerce continuellement les enfants, elle endure leur tempérament par des épreuves de toutes espèces ; elle leur apprend de bonne heure ce que c'est que peine et douleur. »¹ Entre l'âge de douze ans et quinze ans aura un développement intellectuel. Dans cette période, il dispose d'un excédent de forces qu'il devra exploiter dans le développement de ses capacités cognitives, en faisant des études pour se préparer à la vie sociale.

Ensuite, à partir de l'âge de quinze ans, il s'agira d'une éducation religieuse et morale. Une telle éducation lui apprendra d'avantage la vie en société, cela par le témoignage de l'histoire, donc il est question de Dieu et de foi. A partir de cette étape, Emile est prêt à rentrer dans la société civile, car il est en mesure de faire de justes jugements et de se mettre à l'abri des faux bonheurs. En fin, dans la dernière étape, Rousseau s'intéresse à l'éducation de la femme, relativement aux hommes, le but de l'éducation féminine est de rendre la vie agréable aux hommes. La jeune femme chez Rousseau devra développer ses capacités féminines de douceur et de sensibilité et Sophie en est un modèle qu'Emile rencontre et épouse, après avoir fini son éducation. C'est à partir de là que le tuteur se retire car Emile est un père prêt à élever à son tour son fils. Etant donné que la socialisation de l'homme a perverti la nature, l'éducation ne doit

¹ Ibid., p.49

pas se faire à base des principes contemporains, mais plutôt, il faudra consolider l'épanouissement des dispositions naturelles de l'individu, car, c'est uniquement avec une éducation stable et constructive de la nature humaine que de tels projets qualifiés d'utopies deviennent réalisables. Tout de même, Rousseau, revendique d'élever l'enfant en marge de la société mais à condition de l'y intégrer à la fin du mécanisme éducatif, la société civile n'est que dépravante de l'homme, donc il est impératif de privilégier l'éducation individuelle et développer les vertus de l'individu naturel, capable de faire face aux conséquences maléfiques de la socialisation. Donc, le but ultime de l'éducation est de former des êtres aptes à maintenir l'équilibre entre leurs natures naturelles et sociale, et surtout préserver leur autonomie et résister le maximum possible à la dépendance et à la soumission de l'homme. L'éducation à la rousseauiste vise à contourner toute sorte de conflit avec soi-même ou avec autrui, donc une réconciliation entre l'individuel et le collectif.

Quant au pragmatisme de John Dewey^{*}, l'éducation comme composante de la démocratie devra subir un changement radical pour qu'elle puisse répondre aux exigences de la société moderne. Etant donné que le monde où nous vivons n'est pas transmis comme tel et qu'il est plutôt recomposable, et il est question d'une reconstruction radicale du processus éducatif en place. « Une société qui est mobile et où le changement passe par mille canaux et se produit n'importe où, doit faire en sorte que ses membres soient formés par l'éducation à l'initiative et à l'adaptation personnelle. »¹ Il ne faut surtout pas s'attacher au passé historique, mais il faut favoriser l'évolution des faits. L'éducation se trouve côte à côte avec la démocratie « l'éducation est à la vie sociale, ce que sont la nutrition et la reproduction à la vie psychologique. »² et puisque cette dernière est en continuité, l'éducation devra bénéficier d'une reconstruction

* (1859-1952) philosophe américain

¹ John Dewey, Démocratie et Education, trad de l'anglais par Gérard Deledalle, éd, Armand Collin, Paris, p.114

² Ibid., p.24

radicale afin d'instaurer la démocratie telle qu'elle est projetée. Loin de toute idéologisation, l'éducation est un processus éthique qui devra favoriser le développement de l'individu et dont le but ultime est de former les êtres engagés dans la solidarité et l'interaction. Pour John Dewey, l'éducation devra se reposer sur le principe de l'expérimentation, c'est-à-dire qu'une mise en œuvre en parallèle avec la théorie. Ce qui permettra d'en tirer les éléments nécessaires à la croissance et au développement social. L'enfant, comme l'adulte est un être actif qui rentre à l'école avec des prédispositions à la recherche, et au savoir, mais tout de même, il ne rentre pas comme une feuille blanche, donc, l'éducation devra consolider et renforcer les principes nécessaires à la civilisation et s'en débarrasser du reste. Dans le modèle de l'éducation démocratique, l'éducation doit veiller à l'exploit des tendances et intérêts de l'enfant, cela exige une rupture avec le traditionnel qui fait de la plupart des écoles des machines à reproduction au lieu d'institutions, de réforme sociale. De cela découle l'idée du pragmatisme, qui est pour Dewey un principe fondamental pour une bonne éducation objective. Donc, l'éducation ne devra pas ajuster l'enfant à des normes existantes mais de biens inciter en lui le développement des capacités qui le rendront apte à agir dans un monde qui sera le sien.

L'école moderne devra être un laboratoire de citoyenneté, Dewey associe le concept d'apprentissage à l'éducation, au lieu d'instruction, où se mettent en application et analyse toutes les théories et conceptions humaines afin d'en pouvoir tirer à la fin l'utile pour une vie en communauté. Pour Dewey, il ne faut surtout pas viser dans le processus éducatif l'intellectualisme comme finalité, mais plutôt un moyen d'un développement social durable. Cela par la spécialisation des institutions qui devront être muni d'une grande connaissance du secteur éducatif surtout, au lieu de mécanisme d'imposition et d'encadrement, ils devront accompagner l'enfant et l'orienter d'une façon non

directive. Enfin, si nous voulons vraiment que notre système éducatif prépare les individus à la démocratie, l'école doit devenir une institution où l'enfant soit un membre acteur de la société, ait conscience de cette appartenance et accepte d'y apporter sa contribution et surtout assume sa responsabilité d'une conduite morale et démocratique. Si vraiment la philosophie est à la recherche d'une meilleure manière de vivre, et elle envisage un meilleur avenir pour l'humanité, elle devra démarrer de l'école, car il y a une relation intime entre le besoin de philosopher et la nécessité d'éduquer, une relation qui n'est réalisable que par la praxis. En résumé, les autorités concernées ne doivent pas seulement contrer l'idéologisation de l'éducation pour des fins d'injustice ou d'exploitation mais il faut mettre en place les mécanismes efficaces pour garantir le maintien de l'équilibre social, veillé surtout à l'égalité des conditions pour tous. Mais afin d'y parvenir, il ne suffit surtout pas de procurer uniquement les moyens équipements scolaires, mais plutôt de changer les conceptions et les visions, et écarter les cultures traditionnelles et enfin imposer une discipline humaniste chargée de former des citoyens dans l'avenir. « Il ne suffit pas de veiller à ce que l'éducation ne soit pas activement utilisé comme instrument pour faciliter l'exploitation [...] il faut garantir à tous une égale préparation à leurs carrière future. Pour atteindre cette fin [...] il faut aussi modifier les idéaux traditionnels et la culture, les sujets traditionnels d'étude et les méthodes traditionnelles d'enseigner et d'imposer la discipline pour maintenir tous les jeunes sous l'influence de l'éducation jusqu'au moment où ils auront acquis un bagage suffisant pour devenir les maîtres de leurs carrières, économique et sociale. »¹

L'éducation donc, est un processus par lequel la vie humaine s'auto renouvelle. Elle permet de maintenir la cohésion sociale le plus longtemps possible, elle est relié à une philosophie du vivre ensemble, elle devra être

¹ John Dewey, Démocratie et Education, p.125

pragmatique et expérimentale et surtout favoriser la contribution de l'individu dans la conscience collective, voire dans la réforme et le progrès. Pour ainsi dire, que, selon Dewey, l'éducation et la démocratie sont deux régimes sociaux intimement liés pour toutes conceptions modernistes de la société. « Quand nous connaissons la manière dont les générations sont élevées, nous pourrions dire que nous connaissons notre avenir. »¹

De sa part, Kant partage pleinement l'idée de l'importance et de l'indispensabilité de l'éducation dans le développement humain. D'ailleurs il la classe dans le même rang que la gouvernance du peuple, car, les deux processus sont la base d'une bonne politique, d'un peuple conscient donc d'une société moderne. Un apport philosophique et éducatif qui aura une influence méritée dans la politique éducatif notamment en Allemagne. Contrairement à Rousseau et Dewey, chez Kant, le concept d'éducation est complètement lié à celui de la discipline. Etant donné que les hommes naissent libres, ils doivent être soumis aux préceptes de la raison qui, seule, pourra leur indiquer les limites pour s'en servir efficacement. La liberté est un droit naturel inaliénable, mais à force d'en user et abuser, cela pourra ruiner à l'autre et à sa liberté donc, Kant propose un processus éducatif qui saura réconcilier entre le droit d'être libre et le devoir de la restreindre pour le bien de tous, sans que l'individu soit en conflit avec soi-même ni avec sa communauté. « Un des plus grands problèmes de l'éducation est de concilier sous une contrainte légitime la soumission avec la faculté de se servir de sa liberté. Car, la contrainte est nécessaire, mais comment cultiver la liberté par la contrainte ? Il faut que j'accoutume mon élève à souffrir que sa

¹ Maison des orphelins, de l'éducation comme remède unique des maux présents et à venir de la société toute entière, éd, Bibliothèque Populaire, Bordeaux, 1850, p.03

liberté soit soumise à une contrainte, et que en même temps je l'instruise à en faire lui-même bon usage. »¹

La démarche éducative chez Kant s'applique sur deux niveaux, d'abord, il s'agit d'une éducation du corps qui consiste dans le développement des facultés physiques et naturelles de l'enfant. Durant cette période, il faut laisser l'enfant libre sauf dans les moments du danger, puis tout de même, Kant, insiste sur l'obligation de restreindre la satisfaction des désirs de l'enfant dans le cas où ça infecte l'autrui. Donc, il faut donner à l'enfant juste la satisfaction qu'il lui fait entraîner son corps à résister à ce qui est d'animal en lui, et ne jamais céder à ses cris. L'enfant devra obéir aveuglément à toutes ces instructions et impositions et c'est ce qui signifie la discipline. Ensuite, l'éducation s'applique sur l'esprit. Elle consiste à convaincre l'enfant sur l'utilité de la discipline qu'on lui a infligée. Il devra comprendre le devoir qu'il devra accomplir envers soi-même et envers la société. Donc, il est question de moralisation de l'acte. Une morale qui est chez Kant inspirée de devoir. Nous sommes bons parce que nous devons l'être afin que tout un chacun de nous puisse exercer de même que nous, que nos droits, que nos projets et nos rêves. Par extension, l'éducation se réalise en quatre à savoir : discipliner, cultiver, civiliser et enfin moraliser. « L'éducation doit donc, premièrement, discipliner les hommes. La discipline c'est chercher à empêcher que ce qu'il y a d'animal en eux n'étouffe ce qu'il y a d'humain [...] deuxièmement, elle doit les cultiver. La culture comprend l'instruction et les divers enseignements. Celle qui donne l'habileté. Troisièmement, il faut aussi veiller à ce que l'homme acquière de la prudence, à ce qu'il sache vivre dans la société de ses semblables de manière à se faire aimer et avoir de l'influence. C'est ici que se place cette espèce de culture qu'on appelle la civilisation. Quatrièmement, on doit enfin veiller à la moralisation. »²

¹ Emmanuel Kant, Traité de Pédagogie, p.57

² Ibid. pp.51, 52

Par l'éducation, l'humanité pourra enfin se transcender de l'animalité, et même des vices que génèrent le naturel ou le social. Nous rêvons tous d'une humanité sereine, pour se faire, l'éducation n'est pas d'élever les enfants d'une manière à ce qu'ils s'adaptent au présent, mais plutôt, les élever d'une manière à ce qu'ils s'adaptent au futur. C'est une œuvre de plusieurs générations dont chacune progresse vers la perfection de l'humanité. Chaque génération munie des connaissances et des expériences des générations précédentes, est en mesure de concrétiser un tel projet d'éducation qui développe dans la limite de la raison et conformément aux aspirations humaines, tous les moyens matériels et tend l'humanité vers sa vraie destination. Désormais, l'individu discipliné, cultivé, civilisé et soumis aux lois de l'humanité de bon gré est l'individu éduqué.

La réalité de la société contemporaine nous révèle une humanité en plein délire. La défaillance des systèmes politiques et économique en place, nous incite vraiment à chercher largement la vraie solution et le remède pour une évolution et une société humaniste digne de cette qualification. L'éducation de nos enfants est la condition indispensable d'un humanisme idéal mais tout de même réalisable, plus précisément, élever des hommes libres, égaux en droits et conscient de leurs fraternité en l'espèce humaine. « Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir ; soyez le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui est étranger à l'homme. »¹ Il s'agit donc, d'une éducation à la citoyenneté qui pourra apporter les changements désirés pour un modèle de société idéale. « L'éducation à la citoyenneté comme une solution à un problème social engendré par un contexte historique spécifique : celui de l'apparition de nouvelles démocraties et du pluralisme, des identités d'une part, et d'autres part, celui du multiculturalisme au sein de plusieurs sociétés. »² Le but d'une telle éducation est de favoriser l'épanouissement de l'individu, le développement de

¹ J.J.Rousseau, *Emile ou de l'éducation*, p.92

² France Jutrac, *L'Éducation à la citoyenneté : enjeux socioéducatifs et pédagogique*, éd, Presse Universitaire de Québec, Québec, 2001, p.16

ses capacités et ses aptitudes créatives sans idéologie, le conduisant ainsi au comportement civilisé et ce plutôt par l'apprentissage et non par le conditionnement. « L'objectif de l'éducation consiste donc à apporter le terreau et la liberté nécessaire à l'éclosion de cette impulsion créative, à assurer un environnement complexe et stimulant que l'enfant pourra explorer à sa guise, de façon à éveiller son impulsion créative et à enrichir sa vie de façon diverses et originales. »¹ Donc, face aux défis de la diversité, des pluralismes et l'évolution des conditions de vie de l'être, une éducation humaniste à la citoyenneté une adaptation à une philosophie de vivre ensemble, se respecter, respecter l'autre et tout ce qui est du sacré en lui : sa liberté, son droit et ses convictions, se transcender de l'animalité, de la barbarie et de la sauvagerie, telle est la finalité d'une politique éducative cohérente et consciente de l'humanité souffrante. « L'éducation à la citoyenneté est généralement vue comme un levier de régularisation des rapports sociaux. C'est pourquoi ses contenus scolaires portent sur la connaissance et la compréhension des droits de la personne, de l'histoire nationale, des structures de gouvernement et des processus de la vie politique ; ses méthodes et ses moyens visent des apprentissages actifs qui mettent l'élève en situation de pratiquer la citoyenneté et d'en débattre à l'école et dans la communauté, ses buts consistent à outiller les élèves par des connaissances, de la compréhension, des habilités et des aptitudes des valeurs et des dispositions pour qu'ils puissent participer de manière active, responsable et critique à la vie sociale démocratique. »²

L'être humain est seulement ce qu'il devient, et il ne devient que ce qu'il faut, car, on ne naît pas homme mais on le devient. L'homme en se construisant a détruit sa communauté et la nature. Dans son chemin à la recherche de la

¹ Noam Chomsky, Pour une éducation humaniste, éd, L'Herme, Paris, 2010, p.11

² Op.cit., p.05

perfection et le luxe, il a dû omettre l'essentiel de ce qui le garde avec autrui. Il s'est engagé dans un processus dont fort possible il ne savait pas les conséquences, mais, il est grand temps d'assumer ce qu'il est et opter pour d'autres mécanismes avant même qu'il soit trop tard pour réagir. « L'éducation est le point où se décide si nous aimons assez le monde pour en assumer la responsabilité. »¹

De ce qui précède, il est assez clair qu'il s'agit bien du côté théorique de l'éducation, car son côté pratique est tout à fait différent. Un grand écart entre le concept d'éducation et sa mise en œuvre, car l'individu est trop loin d'être l'homme éduqué selon le modèle moderne qui vise à façonner un être civilisé. « L'humanité n'est pas encore prête pour l'évolution qu'elle désire si ardemment [...] les hommes ne sont pas suffisamment éduqué pour contrôler les événements, aussi en deviennent – ils les victimes. Les idées nobles, les grands sentiments ont toujours été exprimés, mais les guerres n'ont pas cessé »².

En réalité, dans la société actuelle, aucun des trois organismes chargés d'éducation n'a assuré sa fonction convenablement, bien au contraire, les rôles se sont renversés et les tâches se sont mêlées, s'agissant de la famille sa responsabilité n'est plus limitée à subvenir aux besoins de l'enfant, sa nourriture, son hygiène, son habillement, logement en tant qu'un être impuissant et incapable de s'interroger. D'ailleurs, au-delà d'une prise en charge financière et biologique, la famille se porte volontaire pour imposer un mode de vie à son enfant, et pour lui désigner les principes à suivre afin d'y arriver. Donc, on choisit à sa place la langue de communication, sa tendance religieuse, son métier d'avenir et surtout la classe sociale à laquelle il faut appartenir. Quant à l'école, elle exerce pleinement son pouvoir idéologique de domination, car elle ne cesse

¹ Hannah Arendt, *La crise de la culture*, Trad de l'anglais par Patrick Levy, éd, Gallimard, Paris, 1972, p.251

² Maria Montessori, *Education pour un monde nouveau*, trad de l'anglais par Jacqueline Oudin, éd, Desclée du Brouwer, Paris, 2010, p.06

d'influencer les pensées, les convictions et les comportements de l'enfant via le programme dispensé. L'élève n'apprend pas seulement à l'école la structure de la langue, la géographie, la science, les mathématiques et la physique, mais tout de même il est sensé apprendre la religion désignée par les pouvoirs publics. Donc, l'école s'intéresse plutôt à la réalisation des politiques de l'Etat qu'à la construction d'un citoyen. Car, tous les principes de la citoyenneté d'éthique, de civisme et d'humanisme ne s'enseignent plus, ce qui produira par la suite un ensemble d'individu inconscient qui maintient les systèmes corrompus en marche.

Pour la société, la tâche éducative est complexe et simple à la fois. Complexe dans le sens qu'elle influence pratiquement tous les domaines de vie de l'individu, et simple dans le sens qu'elle est si facile à la société d'exercer une telle influence. Comme elle est le lieu de tous les liens sociaux, la société dans toutes ses formes : lieux du travail, institution religieuses, lieux de détente...etc., représentent la phase finale de l'éducation, donc, c'est à travers elle que l'individu met en pratique ses connaissances acquises des deux autres organismes à savoir la famille et l'école, et s'il s'en sert pour confirmer infirmer ses convictions qui lui seront par la suite des principes d'un mode de vie.

Donc, dans la société moderne, les entreprises d'éducation semblent se tremper de leurs rôles et dépasser le cadre qui leur est fixé. Il n'est plus question de l'instruction, mais plutôt de domination et de dépersonnalisation. Famille, école et société ce sont que des appareils idéologiques du pouvoir car le processus éducatif n'est plus au service du développement humain. On n'a plus affaire à des individus civilisés, tolérants, respectant les droits d'autrui, responsable, disciplinés, solidaires et humanistes. Mais plutôt, il s'agit des êtres modelés et quadrillés, qui, non seulement n'exercent pas leurs convictions et identités, ils n'ont pas la moindre influence sur la prise de décision dans les

affaires qui sont les leurs. Dès lors, on entend parler d'une personne physique que morale de l'individu. La famille au lieu de se contenter de nourrir, vêtir, loger et protéger son enfant, elle se mêle de la construction de son identité en lui inculquant tous les principes qui la constitueront par la suite. Les parents qui détiennent la garde naturelle et légale de l'enfant, se permettent de planifier son avenir qui ne leur revient pas, une mission que même la charte international des droits de l'homme leur a confiée. « Les parents ont, par priorité le droit de choisir le genre d'éducation à donner à leur enfants. »¹. De sa part, l'école semble aussi avoir trahi les principes sur lesquels elle s'est fondée. Au lieu de professer à l'enfant les valeurs humaines qui faciliteront le rapport social, l'école se charge de dicter les instructions qui n'ont aucun lien avec l'organisation de la vie de l'individu au sein de la communauté. Alors, on lui enseigne de quoi mener sa vie de l'au-delà sans avoir la moindre idée de celle de l'Ici-bas, le Dieu, la mort, la punition sont les concepts de base d'un système éducatif en dysfonctionnement. En dernier lieu, la société, ouvrant les bras à ces êtres inconscients achève ce mécanisme de mal éducation. Au lieu d'être l'arène de réalisation de l'identité humaine et de la pratique des idéaux éducatifs, elle est le lieu de toutes les oppressions et les formes de déshumanisation qui puissent exister. L'indiscipline est la marque de l'individu dans la société moderne dépourvue d'éthique, de déontologie et de civisme.

Ainsi, se relève un autre témoignage de l'échec des lumières et la défaillance de la charte des droits de l'homme, qui a bien défini la procédure éducative. « L'éducation doit viser au plein épanouissement de la personnalité humaine et en renforcement du respect des droits de l'homme et des libertés fondamentales. Elle doit favoriser la compréhension, la tolérance, et l'amitié

¹ Déclaration des Droits de L'Homme et du Citoyen de 1789, article, 26.

entre toutes les nations et tous les groupes nationaux ou religieux. »¹ Ce qui est reste, même jusqu'à nos jours, ancre sur papier, donc noir sur blanc.

Jouer son rôle dans la société, se métamorphoser d'un spectateur en un acteur, nécessite une certaine compétence et un niveau de conscience pour comprendre les enjeux de la société actuelle universellement reconnus. « Le chef-d'œuvre d'une bonne éducation est de faire un homme raisonnable. »² Pour se faire, une vraie mise en œuvre du processus éducatif est la solution primordiale pour former un citoyen capable de dévoiler toute idéologie et de faire face à toutes les complexités et incertitudes, et surtout participer à la prise de décision, « nous avons devant nous, dans l'enfant, une entité physique, un groupe social immense, une véritable puissance mondiale, à condition d'en faire bon usage. »³ Ce dont l'humanité a besoin est un nouveau paradigme d'éducation qui se reposera sur d'autres fondements et qui rectifiera les insuffisances du système en place.

D'abord, la famille devra se limiter à la rendre responsable qui est de procurer à l'enfant la satisfaction des besoins primitifs et matériels, elle devra surtout lui apprêter la sphère nécessaire où il pourra vivre sa propre identité qu'il choisira lui-même. Donc, la famille, les parents particulièrement ne devra en aucun cas influencer les choix de son enfant devant la construction de sa personnalité. Bien au contraire, elle devra juste l'accompagner dans son premier contact avec le monde, à provoquer ses capacités et ses facultés et préparer son minimum afin d'affronter le monde extérieur. Cela sans la moindre emprise ni de prédominance qui affecteront toute sa vie plus tard. De ce fait, le statut de la famille dans la fonction éducative est réduit à la tutelle et la prise en charge de l'enfant que l'instinct et la loi lui ont désignée. Mais, en réalité, le devoir de la famille dépasse largement le statut juridique, car elle communique à l'enfant la

¹ Ibid.

² J.J.Rousseau, *Emile ou de l'Education*, p.107

³ Maria Montessori, *éducation pour un nouveau monde*, p.06

première éducation. Alors, il se confie à ce qu'elle lui professe en étant une table rase et une feuille blanche. Alors, il y a bien des prémisses de la personnalité de l'enfant. Ce qui incite la famille à choisir minutieusement les modèles d'éducation à donner à son enfant. Elle devra surtout être objective et délivrer des consignes qui lui serviront dans l'avenir dans des relations au sein du corps social. Puis, en deuxième lieu, l'école devra se charger de l'instruction intellectuelle de l'enfant et le développement de ses capacités cognitives. Les spécialistes devront améliorer la qualité des programmes dispensés, surtout dans les pays sous développées où règne la bureaucratie et où les tâches de telles nature sont confiées à des personnes incompetents, et plus grave encore où l'idéologie politique devance le développement social. De telle manière l'école ouvre toutes les notions de base et les instructions qui le forgeront en citoyen dans l'avenir. L'intégration de la philosophie comme modèle d'éthique où il y aura question du respect de l'autre, de la nature et de la patrie, des activités sportives et cognitives et artistiques telles que la musique, le dessin, les jeux d'échecs et toutes pratiques nécessaires aux développement de la personnalité de l'enfant sont des mécanismes plus qu'indispensables pour une société moderne.

Aussi toutes les moralités que l'enfant reçoit à l'école doivent se reposer sur le principe du devoir et non pas la crainte, c'est-à-dire l'enfant respectera son semblable non parce que dans une autre vie il sera puni par un Dieu dont il ignore l'existence, mais parce que il vit au sein d'une société et le maintien de l'ordre lui inflige de tels comportements. Donc, l'établissement du développement aura besoin d'une réforme radicale au niveau du secteur de l'éducation, de la qualité des cours dispensés, des horaires et des méthodes d'enseignement. Ensuite, la société qui accueille en dernier lieu l'individu devra initialement lui préparer le terrain pour une bonne mise en œuvre des

instructions acquises des deux organisations précédentes. L'individu ne devra pas plutôt trouver tous les moyens bons pour accomplir ses devoirs dans une réalité compatible avec l'idéal reçu, donc, s'il a appris à l'école la notion du respect de l'autre, il devra dans tous les cas la concrétiser, cela avec la collaboration et la complicité de la société sous ses différents organismes.

En guise de conclusion, il est plus que sûr, l'éducation est le mécanisme le plus important dans toutes théories d'évolution. Aucun projet ne peut être réalisable s'il n'y aura pas des citoyens prêts à l'accueillir, des citoyens capables d'en saisir le sens et le but « la bonne éducation est celle qui donne au corps et à l'âme toute la beauté, toute la perfection dont ils sont capable.»¹ Telle est la mission qui revient à l'éducation d'abord avant même de parler de philosophe ni d'homme d'Etat, ni de politique, un individu éduqué est le noyau de tout changement attendu. « Bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation. »²

2-2- la société civile :

L'actualité de notre société est prise au piège de la mondialisation, et le monde subit de plus en plus des transformations qui ne cessent de changer le cours de l'histoire, les formes de vies, les types de gouvernements et surtout la nature des rapports sociaux. Une telle actualité dévoile une société moderne, en crises et en dysfonctionnement, avec le progrès de la science et la technique, l'expansion de l'économie capitaliste, donc la mondialisation, l'écart entre l'individu et l'Etat s'élargit de plus en plus jusqu'à l'écart complètement des

¹ Maurice Dommanget, Les grands socialistes et Education du Platon à Lénine, éd, Librairie Armand Collin, Paris, 1970, p.12.

² Ibid. P.351.

décisions politiques dans un système de gouvernance prétend démocratique, alors, un conflit Etat- citoyen a surgit. Alors pour y remédier, un nouveau contre-pouvoir se propose, autrement dit un nouveau mécanisme se met en marche, il s'agit bel et bien de la société civile.

Par définition, la société civile est l'ensemble des structures d'organisation sociale, économique, culturelle et religieuses, qui s'exercent en dehors du cadre du pouvoir politique officiel. C'est l'ensemble des corps intermédiaires tels que les syndicats, le mouvement associatif, organisations non gouvernementales et une auto organisation de la société dont les objectifs sont fixés à base de l'intérêt, juridique, environnement, science, culture, sport... donc, elle représente ainsi la volonté du peuple. « La société civile est parfois conçue comme un lieu où, parce qu'elle se situe en dehors de l'Etat, s'exercent les libertés, et la créativité des individus, un lieu où égaux bien que différents, ils établissent consciemment des relations entre eux, communiquant, échantent, nouent des contacts, s'associent de diverses façons, un lieu où ils s'organisent volontairement pour faire reconnaître leurs droits et participent à l'élaboration du bien commun. »¹

Le concept de la société civile connaît trois significations majeures qui renvoient chacun à une période précise de l'histoire, d'abord le concept fut utilisé dans l'époque gréco romaine par Aristote, sous la société citoyenne, pour désigner la cité ou la communauté politique. Puis, avec les Lumières, le concept fut utilisé par Jean Jacques Rousseau et Thomas Hobbes pour qualifier un état opposant à l'état de nature, et une forme de socialisation de l'être humain. Rousseau trouve dans la société civile une déshumanisation et dénaturaion de l'homme, contrairement à Hobbes qui croit en elle un moyen de paix et

¹ Jeanne Planche, Société Civile : un acteur de la gouvernance, éd, Editions Charles Léopard Mayer, Paris, 2007, p.21

d'organisation de la vie sociale, « le plus grand avantage qui se recueille de la société civile est la paix et la défense qui protège également tous les membres de l'Etat. »¹. Pour Locke de même, la société civile est une source de paix et de protection. « La société civile est un état de paix de paix pour ceux qui en sont membres, on en a entièrement exclu l'état de guerre. »² Quant à Tocqueville, elle est une composante indispensable de la démocratie où chacun peut exercer ses droits naturels et civile. « L'égalité peut s'établir dans la société civile, et ne peut régner dans le monde politique. On peut avoir le droit de se livrer aux mêmes plaisirs, d'entrer dans les mêmes professions, de se rencontrer dans les mêmes lieux ; en un mot de vivre de la même manière et de poursuivre la richesse par les mêmes moyens sans prendre tous la même part du gouvernement. »³ Chez Kant, le jeune prend une signification positive à savoir une société d'engagement de liberté, de l'absence de l'absolutisme et les inégalités sociales. Dans l'époque contemporaine, le concept prend d'autres significations, pour désigner un ensemble d'organisations opposantes à l'Etat, et qui remet en cause ses pratiques et surtout, remet en cause la dynamique de la démocratie représentative et revendique l'aspect délibératif et participatif de la démocratie. « La société civile apparaît donc comme nécessaire au fonctionnement efficace d'un système politique et administratifs, car elle dote les citoyens de la capacité sociale à s'unir et à collaborer pour des objectifs communs. »⁴ Mais, on peut dire que c'est Hegel qui détermine une conception politique plutôt que historique du concept de la société civile. Produit d'une économie moderne qui prend l'hégémonie, la société civile est synonyme de

¹ Thomas Hobbes, Le citoyen ou les fondements de la politique, trad de l'anglais, par Samuel Sorbier, éd, Les Classiques des Sciences Sociales, Québec, 2002, p.107

² John Locke, Traité du gouvernement civil, trad. David Mazel, éd, Les Classiques des sciences sociales, Londres, 1795, p.

³ Alexis de Tocqueville, De la Démocratie en Amérique, p.156

⁴ Amanda Bernard et autres, La société Civile et le développement international, éd, Les Editions de L'OCDE, France, 1998, p.50

société bourgeoise, c'est l'ensemble des individus liés par le travail et cherchant à obtenir la satisfaction de leur besoins et buts égoïste. « La société civile est le champ de bataille des intérêts individuels de tous contre tous, de même ici, a lieu le conflit de cet intérêt avec les intérêts de la communauté, particulière et d'autre part des deux espèces d'intérêts réunis avec le point de vue plus élevé de l'Etat et de ses ordonnances. »¹

Hegel, contrairement à Marx, considère le bourgeois comme une personne qui veille à la satisfaction des besoins de la famille, celui qui s'occupe de sa sécurité, sa propriété et ses intérêts. Donc, la société civile se situe entre la famille et l'Etat, bien qu'elle représente un lien d'intérêt égoïste des besoins, elle est aussi une sphère d'universalité, car, la satisfaction des besoins de la personne ne se fait que par celle des autres avec qui il est allié. Les individus sont dans un rapport où chacun se sert des autres comme moyens pour satisfaire ses besoins. « Dans la société civile, chacun est fin et pour soi, et tout autre chose n'est rien pour lui, mais ses fins il ne peut les accomplir qu'en se mettant en rapport avec les autres. Par conséquent, ces derniers sont des moyens pour la réalisation des fins particulières. Mais par ce rapport avec les autres, les fins particulières révèlent la forme de l'universel et ne se réalisent qu'en réalisant le bien des autres. »² Donc, les individus sont liée dans une sorte spécial de solidarité qui préserve les intérêts et protège les personnes et leur propriété en tant que sujets économique. Ainsi, la société civile est un instrument de cohésion sociale et de rapport sans conflits. Tout de même, Hegel insiste sur le point que la société civile conduise à la misère et la pauvreté, à on laisser aller total puisque chacun est permis de faire ce qu'il veut, donc, elle favorise la destruction de la société,

¹ George Wilhelm Friedrich Hegel, Principes de la philosophie du droit, trad de l'allemand par Kaan, éd, Gallimard, France, 1940, p.332

² George Wilhelm Frédéric Hegel, Principes de la philosophie de l'esprit, trad de l'allemand par l'A. Verra, éd, Germer Baillère Librairie Editeurs, Paris, 1869, T.II, p.346

plus que sa construction, car, c'est un mécanisme livré à lui-même engendrant des conflits et menaçant des vies, et pour régulariser, elle devra démarrer des principes éthiques afin de pouvoir maintenir l'équilibre et l'organisation au quelle elle aspirait. Donc, l'époque contemporaine, la société civile, comme définie au début de cet écrit, est une figure d'une société évoluée, elle est de grande importance dans l'instruction d'une société démocratique donc, un facteur fonctionnel à part entière. « Devenue omniprésente et incontournable, la notion de la société civile désigne à la fois un objet des citoyens et des groupes bénéficiant d'une autonomie vis-à-vis de l'Etat. »¹

Le but de la société civile est l'organisation de la société, le secours et l'assistance, partout dans le monde, des populations victimes de guerres, de famine, des catastrophes naturelles, victimes d'atteintes aux droits fondamentaux. Elle veille sur l'égalité des conditions pour tous : éducation, suffrage, travail, sécurité, l'amélioration des conditions de l'ouvrier, l'égalité des sexes, le statu de l'étranger, la protection de l'environnement, lutter contre la violence de droits de l'homme, le racisme, l'exploitation despotisme et tyrannie. Donc, elle veille à la réparation du dysfonctionnement causé par l'Etat en se basant sur la solidarité. Mais, pour se faire, l'ensemble des associations et organisations qui forment la société civile a besoin de plus de liberté de la part de l'Etat afin d'exercer ses fonctions. L'Etat doit autoriser à la société civile de se servir de la publicité pour informer et intégrer le plus grand possible d'individus. Il devra aussi autoriser les rassemblements, les meetings et les réunions de ces associations sans utiliser la force ni même les réprimer, et enfin les financer pour aboutir à des meilleurs résultats dans le changement favorable de la société. Donc, la société civile est un atout très important dans la

¹ Jay Rowell et Ane Marie Saint Gille, La société Civile organisé au XIX^e et XX^e Siècle : perspective allemandes et française, éd, Les presses Universitaires du Septentrion, Lille, 2010, p.15

restauration de la démocratie en complétant son côté délibératif. Etant donné qu'elle démarre du principe de la solidarité, la société civile est d'une importance primordiale dans la régulation des rapports Etat – citoyen, dans un espace public transparent ouvert à toutes les visions les opinions et les différences, et qui permet au peuple de participer dans les décisions politiques, et surtout alléger les conflits entre les intérêts par une éthique humaniste qui conduit l'humanité vers sa destination. « La sphère publique liée aux attributs de la personne, à des insignes, à une allure, à une attitude, à une rhétorique, en un mot : à un code stricte de comportement noble »¹

2-2-1-L'écologie

La relation entre l'homme et la nature est une amitié depuis l'existence. Depuis la période préhistorique, l'homme était intimement lié à son environnement d'où il se procure pratiquement tous les moyens nécessaires à sa survie. Mais, ce rapport cordial commençait à se dissoudre au fil de l'histoire, notamment avec l'évolution de l'industrie. Ainsi, l'homme s'est plus en plus éloigné de la nature dans l'espoir de trouver d'autres moyens qui faciliteront sa vie d'avantage sans être obligé de peiner, donc, un passage de la recherche de la survie à la recherche de la vie.

Les populations sont en croissance permanente, donc les besoins se multiplient et se diversifient d'avantage, ce qui aura un impact néfaste sur la planète, notamment avec la globalisation de l'économie, l'homme se sert de plus en plus de la terre en absorbant ses ressources et l'infectant. La crise de l'environnement se réduit à trois maux majeurs à savoir : la pollution qui se généralise, les ressources qui s'épuisent et l'incapacité de la terre à en faire face.

¹ Jürgen Habermas, Espace Public, trad de l'allemand par Marc B. De Launay, éd, Payot, France, 1992, p.20

Pour ainsi dire que l'actualité de notre globe aujourd'hui n'est que le simple résultat de la croissance infinie de l'empreinte illimitée de l'homme sur la nature. Une telle rupture homme- nature a engendré – et ne cessent d'engendrer – des résultats dévastateurs sur l'environnement, la terre n'est plus généreuse qu'elle l'était devant ce ravageur à deux pattes. L'homme s'est avéré ingrat envers la nature et il s'est comporté d'une manière égoïste devant le processus d'évolution sans prendre en considération les risques et les périls que cela représente sur la nature. Depuis, la santé de l'environnement se dégrade au fur et à mesure que l'homme se sophistique. Plus de l'air pur, plus de ressources naturelles et un grand écart entre l'homme et la nature. « L'homme est par excellence, l'homme anti nature ».¹ Nous respirons de l'air pollué avec les grandes industries, et nous mangeons malsain avec l'épuisement des ressources vitales telles que l'eau. Une telle situation dramatique qui met la planète dans la zone rouge de danger et que la met sur le point de disparaître nécessite une réaction immédiate de la part de l'humanité afin de sauver le peu qu'y reste. Pour se faire, il est question d'écologie qui a pour principe et finalité primordiale de préserver la planète.

Comme une discipline de la biologie récemment intégrée, l'écologie est une étude des rapports entre personnes physique et organismes et l'environnement. En tant qu'une figure de la société civile, l'écologie se résume dans les associations et organismes activistes qui luttent pour assurer un bien être pour environnement et pour l'humanité. « La science de l'écologie met en relation toutes les composantes de l'environnement et le fonctionnement des sociétés, et elle réfléchit aussi à préserver les ressources naturelles. »² Il s'agit de l'étude des conditions de l'existence de l'espèce humaine et animale et de leur relation avec le milieu de cette existence. Une étude qui a pour but la compréhension de la condition humaine et le maintien de l'équilibre libre

¹ Luc Ferry, *le nouvel ordre écologique, l'arbre, l'animal et l'homme*, éd, Grasset, Paris, 1992, p.33

² Frédéric Paul Piguel et autres, *approches spirituelles de l'écologie*, éd, Editions Charles Léopold Mayer, Paris, 2003, p.50

homme- nature. Avec l'industrialisation qui s'est répandue depuis l'époque moderne, l'homme s'est trouvé nostalgique à une relation paisible et sensée avec la nature. Pour retrouver ce lien chaleureux quasiment brisé qui les relie, un plan d'urgence s'impose et des mécanismes doivent se mettre en marche pour les écologistes. Mais, vue la gravité de la situation, il s'avère que la protection de l'environnement ne revient pas uniquement aux spécialistes et aux experts du domaine, mais aussi à toutes personnes de différentes renommées sociales et politiques. Désormais, elle n'est plus une tâche mais un devoir civil et citoyen. « Sauver la planète ne peut relever seulement d'une sorte de bonne conscience citoyenne, c'est une affaire de choix politique. »¹

Les différentes institutions de l'Etat doivent procurer aux citoyens tous les moyens nécessaires, afin de parvenir à de meilleurs résultats, et surtout, il devra faire preuve de souveraineté et assurer le respect de la réglementation concernant l'écologie, et exécuter les peines et les poursuites judiciaires. Et enfin sponsoriser et financer les différentes associations pour qu'elles puissent fonctionner dans les normes. De leurs parts, les citoyens doivent veiller au bon déroulement du processus de protection. Mais la question qui se pose est : sommes-nous prêt pour une société écologique et solidaire ? Une telle problématique nous met devant le fait accompli et nous incite à prendre décision : soit nous persistons avec l'héritage dogmatique et stérile à vénérer et sacraliser les divinités du gaspillage et d'exploitation abusée qui nous conduiront certainement à l'aggravation de la crise qui nous accable particulièrement l'épuisement écologique, désordre climatique, perte de biodiversité et conséquence sur l'eau, l'air, les forêts, l'alimentation et la santé humaine. Soit nous optons pour d'autres procédures, prenons d'autres tournures pour décroître notre empreinte sur la nature : repenser notre relation à la nature,

¹ Tom Chevalier, Vivre mieux, vers une société écologique, éd, Les petits matins, Paris, p.15

procurer un environnement sain pour tous, prendre soin de notre maison commune. Pour se faire, il nous faudra une autre philosophie de vivre ensemble qui a pour principe primordiale l'égalité des conditions et le partage démocratique de la décision. La réforme écologique devra s'appliquer telle que soit :

1-L'Education : elle représente la base et le pilier de toute pratique civilisée dont l'écologie fait partie. Il est indispensable d'apprendre à l'enfant le respect de la nature et de lui enseigner toutes les pratiques qui feront de lui dans l'avenir un citoyen contribuant à l'instauration d'une société moderne écologique digne de ce nom.

2- Réduire la consommation des énergies fossiles et nucléaire : il faudra se libérer de la dépendance des énergies surtout au nucléaire car ça empeste le climat et l'air et ça devient de plus en plus au-dessus de la capacité de la planète de se défendre. De cela, quand l'empreinte destructive de l'homme sur la nature surpasse la disposition de cette dernière à absorber, il ne peut qu'aboutir à un grand désastre qui finira sans doute par faire éteindre une partie de l'humanité ou toute l'humanité.

3-Développer les énergies renouvelables : au lieu d'abuser dans la consommation des énergies fossiles, il est préférable, voire même obligatoire de s'en servir des énergies renouvelables telles que l'énergie solaire qui se livre en grandes quantités et dont l'utilisation ne représente aucun danger sur l'environnement.

4- Rénover l'architecture : étant un art, et une figure d'une société moderne, l'architecture de l'habitat devra se réaliser selon des normes

universellement reconnues prenant en considération l'endroit de la construction, et la manière dont c'est construit afin de donner bonne impression sur les habitants, et pour la sublimité de l'environnement.

5- Une eau de qualité pour tous : étant un besoin vital, l'eau potable devra être à la portée de tout le monde sans exception, et surtout de bonne qualité. Car, nous partageons tous les ressources naturelles, dont il est grand temps d'une utilisation rationnelle afin de lutter contre les catastrophes naturelles notamment

la sécheresse qui a fait des ravages et continue de tuer quart de la population mondiale en outre des épidémies qui en résulte.

6- Manger tous et manger mieux : les dégâts qui ont touché la planète n'ont pas épargné l'agriculture. Désormais, notre alimentation n'est plus entre de bonnes mains. La qualité de notre nourriture est en dégradation en raison de l'indispensabilité de tous les aliments pour tout le monde. Ainsi, notre mode alimentaire s'est industrialisé. Nos fruits et légumes sont tous injectés par les produits chimiques qui influencent négativement sur notre santé. La société souffre aussi de l'inégalité dans le partage de la nourriture, car il ya plus de fruits dans le shampoing des riches que dans les assiettes des pauvres. Donc, vivre dans une société conforme aux aspirations de la modernité nécessite d'un manger mieux et pour tous.

7- Déchet : réduire, recycler et réutiliser : avec l'accroissement du nombre de la population mondiale, de ses besoins et ses consommations, l'augmentation de la quantité des déchets et rebuts s'est favorisée. La quasi-totalité de la nourriture est conservée dans des boites de différentes matières, alors ces dernières se trouvent jetées dehors ce qui endommage la nature et provoque les épidémies. Surtout dans les pays sous-développés qui ne disposent pas d'une politique environnementale dans ce sens. Donc, afin de préserver la

beauté de notre entourage, il faut trier les déchets, les recycler pour une réutilisation.

8- Vers l'industrie écologique : bien que l'industrie et l'écologie soient deux processus contradictoires, il est toujours possible de fonder une industrie qui prendra en considération la protection de la nature.

9- Réduire les guerres et l'utilisation des armes de destruction massives : la paix est une formule très importante pour la réalisation de tout projet politique, économique et social, le projet d'une société écologique ne fait pas exception. Eviter les guerres conduira à la réduction de l'utilisation des armes de destructions massives qu'ils s'agissent des armes naturelles ou chimique et bactériologique.

En fin de compte, la construction d'une société écologique universelle nécessite quelques réformes et efforts à fournir et une coopération objective entre les différentes institutions de l'Etat et les différentes organisations sociales et enfin les peuples qui est le pilier de tout changement nécessaire. Donc, tout un chacun est sollicité à introduire le respect de la nature dans le processus éducatif de son enfant, cet enfant, une fois grand, devra prendre soins de la qualité de sa nourriture, trier ses déchets, et être rationnel dans la consommation. En un mot, étant un citoyen dans une société espéré moderne, il devra se retourner à la nature et retrouver ce lien intime pour réanimer la conscience qui s'en chargera de la porter parmi ses priorités.

En résumé « le mot écologie désigne, dans le grand public, un ensemble d'idées et de pratiques qui concernent les rapports entre les hommes et leur environnement. Il faut sauver la nature, préserver la biodiversité, économiser les

ressources, ne pas violer la nature vierge par notre brutalité technologique, afin de ne pas compromettre l'avenir de la biosphère. Toutefois, dans le même temps que ces recommandations sont formulées, chacun sait que l'espèce humaine s'est constituée et a survécu en artificialisant son environnement : pour beaucoup, il s'agit désormais d'assurer un développement durable à l'intention des générations futures. »¹

Du premier coup, ce projet vous paraîtra idéal, voire même utopique, vu les difficultés et obstacles qui entraveront sa réalisation, et le temps qu'il nous faudra pour parvenir à la concrétisation d'un tel idéal, mais, il ne s'agit pas de réagir uniquement pour l'immédiat mais de s'interroger sur le long terme en faisant des choix pour plusieurs générations.

2-2-2- la solidarité ;

Le monde est pris dans le piège de diverses crises qui semblent loin d'avoir une solution que ce soit dans le court ou le long terme : chômage, aliénation, catastrophes écologiques, famines, guerres civiles, épidémies, le monde se porte plutôt très mal qu'on puisse l'imaginer. Un tel dysfonctionnement engendré par les transformations résultantes des systèmes économiques et politiques en place a accouché pas mal de pathologies sociales : inégalités, injustices, individualisme qui ne cessent de déchirer les liens sociaux et d'élargir l'écart entre les individus. Les rapports sociaux semblent être dénués de toutes marches, éthiques et déontologiques, voire de tous principes humanitaires sensés modérer les rapports et les éloigner du côté sombre de l'homme. « L'économie et l'Etat bourgeois et capitaliste ont produit une société dans laquelle les individus sont arrachés de leurs communautés naturelles et réunis

¹ Francis Aubert et Jean Sylvestre, Ecologie et Société, éd, Educagri Editions, Dijon, 1998, p.15

les uns aux autres dans une forme en quelque sorte plate et anonyme qui est celle de la masse. »¹

Pour y remédier, un autre mécanisme s'impose afin de limiter les souffrances de l'humanité, il s'agit bel et bien de la solidarité, qui, en outre d'une bonne éducation et d'une écologie favorisée, aura sa part dans la réforme d'une société fragmentée dont le besoin de recoller les morceaux est plus qu'urgent. « La solidarité dans un monde inégalitaire, offrirait la possibilité de rétablir une partie d'un équilibre compromis. »² « Le conflit entre terre humaine et terre humaine qui matérialisent la croissance productive et les dégâts écologiques qui en résultent pour le moment inéluctablement conduit à ouvrir la réflexion au terme de terre - patrie. Cette expression est une manière de nommer le nouveau compromis à trouver entre l'accroissement de richesses pour permettre une amélioration des conditions de vie pour un maximum d'individus vivant sur terre et la préservation de la planète pour les contemporains et leurs descendants. »³

Par définition, la solidarité, est un ensemble de mécanismes et de mesures qui expriment le rapport d'interdépendance régit entre les membres de la communauté. « Lien social caractérisé par la coopération entre les membres d'une société ou d'un groupe. »⁴ Ces mécanismes ont pour fonction de préciser les droits et les devoirs de tout un chacun et surtout veiller à la réalisation de ces procédures dans un cadre serein, égal dans le but d'apporter plus de solutions pacifiques aux conflits qui caractérisent les rapports sociaux de nos jours. « Cette solidarité qui, seule, pourra donner la mesure des droits et des devoirs de chacun, et qui assurera les conclusions scientifiques et morales du problème

¹ Michel Foucault, *La naissance de la biopolitique*, éd, Gallimard, Paris, 2004, p.117

² Yao Edmond Kouassi, *Habermas et la solidarité en Afrique*, éd, L'Harmattan, Paris, 2010, p.14

³ Marc Henry Soulet, *La solidarité à l'âge de la globalisation*, éd, Académie Presse Fribourg, Suisse, 2007, p.12

⁴ René Revol et autres, *Dictionnaire des Sciences Economiques et Sociales*, éd, Hachette Educations, Paris, 2002, p.365

social. »¹ Autrement dit, la solidarité est la prédisposition des hommes à s'entraider dans le but de bien commun et afin de soulager les souffrances et contrer l'individualisme. Cette dynamique nécessite la participation de tout le monde, voire toute l'humanité pour pouvoir construire un monde de paix et de justice. Donc, elle se présente comme une complémentarité dans une diversité qui nécessite le vivre ensemble pour l'autre et avec l'autre.

La solidarité donc, est un acte humaniste à la fois un droit et un devoir dans la construction d'une société moderne, et elle touche les différents domaines de la vie humaine à savoir : l'éducation, la santé, l'écologie... etc. Herbert Marcuse partage presque la même conception, pour lui, la solidarité est l'élément le plus important dans la démarche du changement radical, qui caractérise son époque et qui plaide pour une rupture avec les pouvoirs dominants. La mondialisation, les forces répressives, les formes de révolution excessives de l'industrie et de la nano- technologique pour dépouiller l'homme de ses qualités humaines et surtout le dévier à perdre un droit naturel inaliénable à savoir la liberté pour tous, cela implique un ensemble de rapport sociaux et des dispositions des personnes afin de réaliser un équilibre dans une société en détresse. « La solidarité est autonome : l'autodétermination commence chez soi pour chacun c'est-à-dire pour chaque Je et pour le Nous que ce Je a choisi. Et cette fin doit apparaître dans les moyens d'atteindre : dans la stratégie de ceux qui, à l'intérieur de la société établie, travaillent à la création de la nouvelle société. »² Donc, la solidarité devra favoriser la liberté dans une société d'égalité.

Quant à Durkheim, il distingue entre deux types de solidarité qui caractérisent deux époques différentes de l'histoire à savoir la solidarité

¹ Léon Bourgeois, *Solidarité*, éd, Armand Collin, Paris, 1896, p.10

² Herbert Marcuse, *Vers la libération : au-delà de l'homme unidimensionnel*, traduit de l'anglais par Denoël-Gonthier, éd, Les Editions de Minuits, Paris, 1969, p.163

mécanique et la solidarité organique. La première caractérise les sociétés traditionnelles et la deuxième concerne les sociétés modernes. Dans le premier type, la solidarité n'est pas de grand effet en raison de l'absence de différence entre les individus. Mais, par la suite et après la division du travail qui caractérise le temps moderne, il est question de solidarité organique qui est plus productive et rentable à la société. « Deux types de solidarité positives, lune qui dérive des similitudes, l'autre de la division du travail. Solidarité mécanique, solidarité organique. La première varie en raison inverse, la seconde en raison direct de la personnalité individuelle. »¹ Dans le cadre de la solidarité organique, les individus se complètent parce qu'ils sont différents d'où la nécessité de lien d'interdépendance. Tout de même, Durkheim n'approuve la signification et le but de la solidarité pour un monde humanitaire transcendant de la barbarie, de l'égoïsme et de l'individualisme. « C'est un rêve depuis longtemps caressé par les hommes que de réaliser dans les faits, l'idéal de la fraternité humaine. Les peuples appellent de leurs vœux un Etat où la guerre ne serait plus la loi des rapports internationaux, où les relations des sociétés entre elles seraient réglées pacifiquement. [...] Elles peuvent être satisfaites que si tous les hommes forment une même société soumise aux mêmes lois. »²

De ce qui précède, la solidarité n'est pas un simple concept. Elle est l'expression d'un comportement moderne conforme aux aspirations et aux exigences de la société moderne et à la recherche de l'humanité. Etre solidaire est avant tout une façon d'être en relation avec ses semblables fondé sur le respect, le partage, l'entraide, la reconnaissance envers sa personne et envers les autres. Elle incite l'homme à se conduire comme si tous les problèmes des autres sont les siens, sinon c'est l'avenir collectif qui est en jeu, donc il prend conscience que tous les hommes appartiennent à la même communauté d'intérêts. Un tel comportement se transmet de génération en génération par

¹ Emile Durkheim, De la division du travail social, éd, PUF, Paris, 1967, p.06

² Ibid., p.143

l'éducation et se développe par les activités des sociétés civiles. La solidarité n'est, en fin de compte qu'un synonyme de socialisation et de domestication de l'homme.

Conclusion

La réalité amère de l'homme moderne n'est que misérable que confortable. L'homme moderne vit en surface de lui-même, de plus en plus délibérément, comme dans une fuite en avant. Il prône des idéaux extérieurs, des comportements superficiels ou narcissiques, une existence dénuée de ses profonds, où le factice devient souverain, où le temps n'est plus vécu qu'au présent ; mais en aliénation au passé ou au futur, où le dernier gadget à la mode devient idole. Sa santé elle-même, malgré les prodigieuses avancées de la médecine, se détériore, au plan moral et psychologique en tout cas, puisqu'ils apparaissent de nouveaux troubles générés par l'évolution d'une société fébrile et craintive, toujours plus individualiste et angoissée. Autrement dit, le déclin du sens de l'existence, la confusion intérieure, le manque de confiance en autrui et en soi même, la perte du respect de la vie et de la personne humaine engendrent des maux de tout genre que la meilleure médecine aurait bien du mal à soigner efficacement.

Plus l'homme s'évolue plus il se fait tant de mal. Son tropisme révolutionnaire lui a engendré une ignorance conceptuelle concernant les notions les plus primordiales qui représentent la vie en société. Donc il est le plus souvent pris au piège dans des conceptions erronées dont la modernité fait partie. Il devra donc réfléchir longuement à la manière de régler les conflits et les crises de son existence. Il faut surtout qu'il apprenne à reconstruire au lieu de détruire tout projet de société à chaque fois qu'un dysfonctionnement se manifeste. Il est grand temps de définir autrement et apercevoir différemment les projets de haute gamme, de procéder d'une façon plus pluraliste, plus altruiste, plus paisible au sein d'une communauté où l'intérêt général devra surpasser tous

les égoïsmes de la nature humaine assoiffé de pouvoir et de soumission. Car protéger l'autre c'est se protéger lui-même de tous les périls du génie de l'homme.

Tout de même, il sera de grande lâcheté et irresponsabilité de sous estimer les intentions des grands écrits révolutionnaires. Si nous voulons réellement vivre ensemble, il est désormais plus que possible à condition de mettre en œuvre des moyen adéquats et compatibles avec les circonstances et prendre en considération l'évolution de la société et des mécanismes qui régissent les rapports sociaux. L'humanité d'aujourd'hui n'a plus trop de choix, soit elle assume soit elle périt. Bien que la réalité soit différente de la théorie, nous restons optimistes à l'égard d'un grand changement qui sera la dernière carte à jouer dans un monde qui tend vers la disparition.

Si nous voulons s'épanouir dans la dignité et souhaitons vivre dans un monde où l'être humain vit en harmonie avec la nature, en conservant la qualité d'eau d'air et de sol, où les activités humaines assurent la conservation des ressources naturelles, où la pauvreté est éliminée grâce à l'entraide, la solidarité et coopération, où règnent la justice, la démocratie, la paix, la sécurité et l'égalité, il faudra bien nous engager à respecter la nature, à réduire notre consommation, à nous entraider, à contrer le racisme, la discrimination et le sexisme, à faire preuve de civisme et de justice, à résoudre pacifiquement les conflits, à nous former, informer et bien travailler, à sensibiliser et de s'adhérer afin que toutes et tous nous puissions espérer vivre dans un monde écologique et pacifique.

Sommaire

Introduction

Chapitre I : Aperçu historique et champs conceptuel

1- L'aliénation

a- Aperçu historique.....	01
b- Définition étymologique.....	03
c- Définition philosophique	04

2- La modernité

a- Aperçu historique.....	06
b- Définition étymologique.....	08
c- Définition Philosophique.....	09

3-La postmodernité

a- Aperçu historique.....	10
b- Définition étymologique.....	12
c- Définition philosophique.....	12

Chapitre II : La modernité entre idéal et réalité

Section 1 : les aspects de la modernité

1-1 le protestantisme.....	14
1-2 le progrès technique	17
1-3 l'individualisme.....	18
1-4 le capitalisme.....	22
1-5 l'industrie culturelle : production et consommation de masse.....	25

Section 2 : l'échec de la modernité

2-1 l'aliénation religieuse : la tolérance répressive	28
2-2 l'aliénation sociale et culturelle.....	32
2-3 l'aliénation économique.....	49
2-4 Déshumanisation de l'homme.....	54

Chapitre III : la postmodernité comme dépassement de la modernité

1- La crise de la modernité.....	59
2- Le renouveau de l'homme.....	64
2-1- l'éducation.....	69
2-2-la société civile.....	85
2-2-1- l'écologie.....	90
2-2-2- la solidarité	96

Conclusion

Bibliographie

Sommaire

Repères bibliographiques :

1- Les sources :

a- En français

- 1-Alain Touraine, Critique de la modernité, éd, Editions Fayard, Paris, 1992
- 1- Alexis de Tocqueville, De la démocratie en Amérique, TIII, éd, Michel Levy Frères Librairie Editions, Paris, 1868.
- 2- Amine Maalouf, Le Dérèglement du monde : quand nos civilisations s'épuisent, éd, Editions Sedia, Alger, 2009.
- 3- Axel Honnête, La société du mépris, trad. Oliver Voirol et les autres, éd, La Découvertes, Paris, 2006.
- 4- Camille Deprez, Bollywood : Cinéma et mondialisation, éd, Presse Universitaire de Septension, France, 2010.
- 5- Carle Gustave Jung et Marie Louise Von Franz, L'homme et ses symboles, éd, Robert Laffont, France, 1964.
- 6- Charles Baudelaire, Le peintre de la vie moderne, éd, Arvensa Editions, Paris, 1943.
- 7- Charles Taylor, Malaise de la modernité, éd, Cerf, Paris, 2008.
- 8- Christiane Hervé et Jacques J. Rozenberg, Vers la fin de l'homme ?éd, Editions De Boeck Université, Bruxelles, 2006.
- 9- De Chateaubriand, Mémoire d'autre Tombe, Tome I, éd, Librairie de Tarride, Bruxelles, 1849.
- 10- Denis Darpy, Comportement de consommateur, éd, DUNOP, Paris, 2012.
- 11- Edgar Montiel, L'Humanisme américain : philosophie d'une communauté de nations, trad, Christian Bisseli, éd, L'Harmattan, Paris, 2010.

- 12- Edward. W. Saïd, Culture et impérialisme, trad. Paul Chemla, éd, Les Editions APIC, Alger, 2010.
- 13- Emile Durkheim, De la division du travail social, éd, PUF, Paris, 1967.
- 14- Emmanuel Kant, Traité de pédagogie, Trad. Jules Barni, éd, Félix Alcan Editeurs, Paris, 1886.
- 15- Francis Aubert et Jean Sylvestre, Ecologie et société, éd, Educagri Editions, Dijon, 1998.
- 16- Frédéric Barbier et Catherine Bertho, L'avenir, éd, Armand Collin, Paris, 2003
- 17- Friedrich Nietzsche, La volonté de la puissance, Trad. Henri Albert, éd, Librairie Générale Française, 1991.
- 18- George Wilhelm Friedrich Hegel, La phénoménologie de l'esprit, trad. Jean Hyppolite, éd, Editions Montaigne, Paris, 1807.
- 19- George Wilhelm Friedrich Hegel, La raison dans l'histoire, Trad. KostasPapionnau, éd, Union Générale des éditions, Paris, 1995.
- 20- George Wilhelm Friedrich Hegel, Principes de la philosophie de l'esprit, TII, trad. A. Verra, éd, Germer Baillère, Librairie Editeurs, Paris, 1869.
- 21- George Wilhelm Friedrich Hegel, Principe de la philosophie du droit, trad. Kaan, éd, Gallimard, Paris, 1940.
- 22- Hannah Arendt, La crise de la culture, trad, Patric Levy, éd, Gallimard, Paris, 1972.
- 23- Herbert Marcuse, Eros et civilisation, trad. Jean Gruy et Nény Boris Franekel, éd, Les Editions de Minuit, Paris, 1963.
- 24- Herbert Marcuse, L'homme Unidimensionnel, trad. Mony Wittig, éd, Les Editions de Minuit, Paris, 1968.
- 25- Herbert Marcuse, Vers la libération : au-delà de l'homme unidimensionnel, éd, Les Editions de Minuit, Paris, 1969.
- 26- Honoré de Balzac, La centenaire, éd, Michel Levy Librairie Editions, Paris, 1866.

- 27- Jean Jacques Rousseau, Du contrat Social ou principes du droit politique, éd, Les Classiques des sciences sociales, Québec, 2002.
- 28- Jean Jacques Rousseau, Discours sur les sciences et les arts, Discours sur les origines des fondements de l'inégalité parmi les hommes, éd, Garmier Flammarion, Paris, 1971.
- 29- J.J.Rousseau, Emile ou de l'éducation, éd, Flammarion, paris, 1966.
- 30- Jean Baudrillard, La société de consommation : Ses mythes, ses structures, éd, Denoël, Paris, 1970.
- 31- Jeanne Planche, Société civile : Un acteur de la gouvernance, éd, Editions Charles Léopard Mayer, Paris, 2007.
- 32- Jean François Lyotard, La condition postmoderne, éd, Cérès Editions, Tunis, 1994.
- 33- John Dewey, Démocratie et éducation, trad. Gérard Deladalle, éd, Armand Collin, Paris, 1994.
- 34- John Locke, Traité du gouvernement civil, trad. David Mazel, éd, Les Classiques des sciences sociales, Londres, 1795.
- 35- Jürgen Habermas, Le discours philosophique de la modernité, trad. Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, éd, Gallimard, France, 1988.
- 36- Jürgen Habermas, La technique et la science comme idéologie, trad., Jean René Ladmiral, éd, Gallimard, Paris, 1973.
- 37- Jürgen Habermas, Espace Public, trad. Marc B. De Launay, éd, Payot, France, 1992.
- 38- Jürgen Habermas, L'Avenir de la nature humaine : vers un eugénisme libéral, trad, Christian Bouchindhomme, éd, Les Editions Gallimard, Paris, 2002.
- 39- Jürgen Habermas, Ecris politique : culture, droit et démocratie, trad, Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz, éd, Flammarion, Paris, 1999.

- 40- Karl Marx, Manuscrit de 1844, trad. Emile Bottigelli, éd, Les Editions Sociales, Paris, 1972.
- 41- Karl Marx et Friedrich Engels, L'Idéologie allemande : Critique la philosophie allemande, trad. Henri Auger et autres, éd, Les Editions Sociales, Paris, 1968.
- 42- Karl Marx et Friedrich Engels, Critique de l'économie politique, trad. Kostas Papaïonnou, éd, Union Général, Paris, 1972.
- 43- Karl Marx, Salaire, Prix, Profit, trad. Charles Longuet, éd, Librairie Editeurs, Paris, 1912.
- 44- Karl Marx et Friedrich Engels, Sur la religion, trad. Emile Bottigelli et autres, éd, Les Editions Sociales, Paris, 1968.
- 45- LavyBoynov, L'Homme ou la grande espérance, éd, Editions L'Age Moderne, Suisse, 2003
- 46- Léon Bourgeois, Solidarité, éd, Armand Collin, Paris, 1896.
- 47- Luc Ferry, Le nouvel ordre écologique : l'arbre, l'animal et l'homme, éd, Grasset, Paris, 1992.
- 48- Ludwig Feuerbach, Essence du Christianisme, trad. Joseph Roy, éd, Librairie Internationale, Paris, 1864.
- 49- Marc Henry Soulet, La solidarité à l'âge de la globalisation, éd, Académie Presse Fribourg, Suisse, 2007.
- 50- Maria Montessori, Education pour un nouveau monde, trad. Jacqueline Oudin, éd, Desclée du Brouwer, Paris, 2010.
- 51- Max Horkheimer et Théodor Adorno, La Dialectique de la raison, trad. Elaine Kaufholz, éd, Gallimard, Paris, 1974.
- 52- Michel Foucault, Naissance de la biopolitique, éd, Les Editions Gallimard, Seuil, France, 2004.
- 53- Noam Chomsky et Robert W. Mc Chemsney, Propagande, Média et Démocratie, trad. Liria Arcal, éd, Les Editions Ecosociété, Montréal, 2002.

- 54- Noam Chomsky, Pour une éducation humaniste, traduit de l'anglais par Myriam Dennehy, éd, L'Herme, Paris, 2010.
- 55- Perry Anderson, Les origines de la postmodernité, éd, Les Prairies Ordinaires, London, 1998.
- 56- Philippe Bouquillon, Des industries de la culture et de la consommation : les structures du capitalisme, éd, PUF, Paris, 2008.
- 57- Pierre Raymond, L'art de manipuler, éd, Les Editions ULRICH, France, 1996.
- 58- Raymond Aron, Les Désillusions du progrès : essai sur la dialectique de la modernité, éd, Calman Lévy, France, 1969.
- 59- Robert Rochefort, Société des consommateurs, éd Odile Jacob, Paris, 2005.
- 60- Thomas Hobbes, Le citoyen ou le fondement de la politique, trad. Samuel Sorbier, éd, Les Classiques des Sciences Sociales, Québec, 2002.

b- En arabe :

1- الانسان المستلب وأفاق الحرية, اريك فروم, تر, حميد لشهيب, دار النشر, نداكوم, الرباط, 2003

2-Etudes critiques :

- 1- Alain Laurent, Histoire de l'individualisme, éd PUF, Paris, 1993.
- 2- Amanda Bernard et autres, La société civile et le développement international, éd, Les Editions OCDE, France, 1998.
- 3- Bernardin Mardin Mvé Gabon, La postmodernité en question, éd, Publibook, Paris, 2012.
- 4- Bernard Royenne, La presse dans les sociétés contemporaines, éd, Armand Collin, Paris, 1962.
- 5- Carole Levasseur, Incertitude, pouvoir et résistance : les enjeux du politique dans la modernité, éd, La Presse Universitaire Laval, Canada, 2006.
- 6- Claude Gormant, L'évolution du progrès technique à l'aube de nouveau siècle, L'Harmattan, Paris, 2000.
- 7- Daniel et André Cabanis, Introduction à l'histoire des idées politiques, éd, Publisud, Paris, 1989.
- 8- Daniel Leuwers, Introduction à la poésie moderne et contemporaine, éd, Verdier, Paris, 1988.
- 9- Danilo Martucelli et Jean Spurk, Controverse sur l'individualisme, éd, Presse Universitaire de Laval, Canada, 2014.
- 10- Denis Clerc et Jean Paul Piriou, Lexique des sciences économiques et sociales, éd, La Découverte, Paris, 2011.
- 11- Ernest Mandel, Traité de l'économie politique, T4, éd, Union Générale d'Editions, Paris, 1969.
- 12- France Fanago et autres, Philosophie terminal, éd, Bréal, Italie, 2011.
- 13- France Jutras, L'Education à la citoyenneté : enjeux socioéducatif et pédagogique, éd, Presse Universitaire de Québec, 2011.

- 14- George Elgozy, *Automation et humanisme*, éd, Calman Lévy, Paris, 1968
- 15- Henri Denis, *Histoire de la pensée économique*, éd, PUF, Paris, 2012.
- 16- Henri Meschonnic, *Modernité, modernité*, éd, Verdier, Paris, 1995.
- 17- Henri Sée, *Les origines du capitalisme moderne*, éd, Armand Collin, Paris, 1926.
- 18- Jean Alain et Claude Gérard, *Histoire économique du XIX^{ème} et XX^{ème} siècle*, Librairie Armand Collin, Paris, 1963.
- 19- Jean Claude Eslin, *Dieu et pouvoir : théologie et politique en occident*, éd, Seuil, Paris, 1999.
- 20- Joël De Rosnay, *La révolte du Prolétariat : des masses médias aux médias de masses*, éd, Fayard, Paris, 2006.
- 21- Jay Rowell et Ane Marie Saint Gille, *La société civile organisée au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle : perspective allemande et française*, éd, Les Presses Universitaire de Septentrion, Lille, 2010.
- 22- Koula Mellos et Patrick Savidan, *Pluralisme et délibération : enjeux en philosophie politique contemporaine*, éd, Les Pesses de l'Université de l'Ottawa, Canada, 1999.
- 23- Lucine Marine et Louis Brunet, *Philosophie de l'éducation*, éd, Presse de l'Université Laval, Canada, 2000.
- 24- Marie France Rouart, *Les structures de l'aliénation*, éd, Publibook, Paris, 2008.
- 25- Maurice Dommanget, *Les grands socialistes et éducation du Platon à Lénine*, éd, Librairie Armand Collin, Paris, 1970.
- 26- Nicolas Offenstadt, *Les mots de l'histoire*, éd, Presse Universitaire de Mirail, Toulouse, 2006.
- 27- Yves Boisvert, *L'Analyse postmoderne : une nouvelle grille d'analyse sociopolitique*, éd, L'Harmattan, Paris, 2002.

28- Yves Vadé, Ce que la modernité veut dire, éd, Presse Université de Bordeaux, Bordeaux, 1995.

3- Les périodiques :

- 1- Arthur Lyon Dahl, Spiritualité et écologie : unité dans la diversité, in, Approches spirituelles de l'écologie, éd, Editions Charles Léopold Mayer, Paris, 2003.
- 2- Cristovam Buarque, Sept pistes pour l'avenir de l'humanité, in, Le courrier de l'UNESCO, N° 04, Octobre, Décembre, 2011.
- 3- Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789.
- 4- Gilbert Durand, L'effet pervers, in, Les Cahiers de l'imaginaire : rupture de modernité, éd, Editions L'Harmattan, Paris, 1997.
- 5- Jacques Delors, L'Education ou l'utopie nécessaire, in, L'Education : un trésor est caché dedans, éd, UNESCO, France, 1998.
- 6- UNESCO, La tolérance ouverte sur la paix, éd, UNESCO, France, 1994.

4- Les dictionnaires :

- 1- Elisabeth Clément et autres, Dictionnaire philosophique : la philosophie de A à Z, éd, Hatier, Paris, 2000.
- 2- Francis Foreaux, Dictionnaire de culture général, éd, Person Education France, Paris, 2010.
- 3- Gérard Durozei et André Roussel, Dictionnaire de culture général, éd, Person Education France, Paris, 2010.
- 4- Jean Yves Capul et Oliver Garnier, Dictionnaire d'économie et des sciences sociales, éd, Hatier, Paris, 2008.
- 5- Raymond Boudon et François Bourricaud, Dictionnaire critique de sociologie, éd, PUF, Paris, 1982.
- 6- René Rivol et autres, Dictionnaire des sciences économique et sociale, éd, Hachette Educations, Paris, 2002.